NOUVEAUX
ESSAIS
EN DIFFÉRENTS GENRES
DE
LITTÉRATURE,
DE M. DE *** Hampignaulles

Membre de plusieurs Académies des Sciences & des Belles-Lettres.



A GENEVE.

M. DCC. LXV.

1765

AVERTISSEMENT.

UN honnête homme s'amuſe à écrire ſes penſées ; il communique à un ami le réſultat de ſon travail. Pour lui plaire, il corrige, il retranche, il ajoute. Avec des matériaux ramaſſés au haſard, il entreprend de faire un édifice régulier, il ſe forme un plan & l'exécute. La ſphere de ſes idées s'élargit ; ſa plume, en courant, ſert ſon impatience ; les pages s'accumulent ; il enfante un volume ſans s'en appercevoir. Bientôt il ſort des mains paternelles pour paſſer dans celles d'un Libraire, & notre honnête homme eſt tout étonné de ſe trouver un Auteur.

C'eſt préciſément ce qui m'eſt arrivé. Je ſuis entré dans la carriere des Lettres à un âge où il eſt difficile de rendre compte des motifs qui nous déterminent. L'eſpoir de diſputer le prix ne m'y avoit pas conduit : trop faible, & trop pareſſeux peut-être pour oſer y aſpirer, ennemi des cabales & des brigues, j'ai toujours été un des premiers à rendre juſtice à ceux qui l'ont remporté. Tandis qu'ils dirigeoient leurs pas vers le but, je les ſuivois de loin, ſans faire d'inutiles efforts pour les atteindre. L'habitude de marcher dans cette carriere brillante eſt devenue pour moi une eſpece de beſoin : qu'un autre y cherche la gloire, je ſuis aſſez content d'y trouver le plaiſir.

Voilà de la modeſtie, ſi je ne

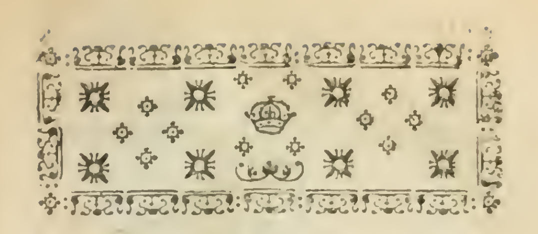
me trompe, & de cette ſorte de modeſtie qui exclut toute prétention. En effet, ni les éloges, ni les critiques, ni même les *Libelles* n'ont pu m'en donner. J'ai été tenté cent fois de jetter mes Ouvrages au feu; & dans le vrai, je ſerois bien embarraſſé de dire ce qui m'a empêché de rendre ce ſervice au public, & ce qui m'a déterminé à faire paroître ces Eſſais. Auſſi, pourquoi ſe plaît-on à me ravir l'honneur d'une ſage retraite, en m'attribuant je ne ſais combien d'écrits auxquels je n'ai aucune part? Pourquoi le public a-t-il accueilli des Ouvrages que mes fautes, & celles des Imprimeurs, rendoient indignes de ſon indulgence?..... Il auroit bien mérité que je lui redonnaſſe encore ces productions informes,

dont il a souffert qu'on fît plusieurs éditions. Il doit me savoir gré d'avoir résisté à la tentation de faire imprimer mes œuvres ; tentation que m'avoit sans doute inspirée un génie ennemi de son repos. Il en est quitte à bon marché. Mais c'est assez badiner vis-à-vis de mon Juge ; il est temps de prendre un ton plus sérieux.

Dans ce siécle où, à ce qu'on assure, les armes de l'irréligion sont souvent cachées sous le manteau de la philosophie, il est du devoir d'un Ecrivain de faire ses efforts pour échapper aux soupçons des gens qui, par un zele respectable jusques dans ses excès, vont sans cesse à la découverte de l'incrédulité. Je me crois irréprochable à cet égard, & je n'ai rien négligé

pour que mes expreſſions répondiſſent à la pureté de mes ſentiments. Malheur à quiconque déshonore l'art d'écrire, cet art ſi utile & ſi reſpectable, que deux Rois nos contemporains cultivent à l'envi. Cependant il y a des genres dans la Littérature qui exigent une honnête liberté. Dans les Romans, par exemple, aujourd'hui réconciliés avec les meilleurs eſprits, la pudeur ne doit pas s'allarmer de voir figurer le vice, pourvu qu'il y reçoive le châtiment qu'il mérite. Obéiſſons aux loix de la décence; mais ne déclarons pas une guerre ouverte à la volupté. Qu'un Peintre nous repréſente *Venus* élevant ſa tête au deſſus des ondes, & que ſon beau corps y demeure caché. *Venus* ne veut pas être habillée auſſi ſcrupu-

leusement que *Minerve* & *Pallas* ; elle demande des draperies plus légeres, des négligences même dont tout autre s'offenseroit. Les Peintres & les Auteurs ne peuvent s'empêcher de laisser voir en elle la Mere des Graces, des Ris & des Amours. Au reste, je ne me flatte pas de pouvoir me soustraire à la calomnie. Il me suffit d'être en état de n'en avoir rien à craindre : pour se parer de ses coups, il est une arme dont l'effet est éprouvé & certain ; c'est le mépris. Combien de grands hommes eussent vécu plus heureux, s'ils eussent eu assez de confiance dans cet arme-là, pour n'avoir jamais eu recours à d'autres !



ÉPITRE

A UN SEIGNEUR

RETIRÉ DANS SES TERRES,

Où l'Auteur habitoit alors.

QUEL ſpectacle, Damon, offrez-vous à nos
yeux !
Qui peut vous retenir dans ces paiſibles lieux ?
Des bienfaits de nos Rois perdez-vous la mé-
moire ?
Oubliez-vous le ſoin de votre propre gloire ?
Par l'attrait du plaiſir mollement arrêté,
Que venez vous chercher ici ?.... La liberté.
La liberté ſans doute eſt le tréſor du ſage :
Heureux qui la connoît, & ſçait en faire uſage.
Mais de ce bien ſi cher vous êtes trop jaloux ;
A la fleur de votre âge, il n'eſt pas fait pour vous.
Sentez-vous circuler dans vos veines brûlantes,
Le ſang & noble & pur qu'au gré de leurs attentes,

Vos Ancêtres fameux jufqu'à vous ont tranfmis...
Aux volontés d'un Maître aveuglément foumis,
On les vit fous fon joug courber leur tête altiere,
Et fournir à fon gré leur brillante carriere.
Ce Maître étoit l'honneur ; Gentilhomme & François,
N'êtes-vous plus, Ami, au rang de fes Sujets ?
A fes ordres facrés ne foyez point rebelle :
Lorfque fa voix nous parle, il faut n'écouter qu'elle.
Vos pareils refpectés, ornements de l'Etat,
Sont faits pour le fervir, duffe-t-il être ingrat.
L'ambition des Grands eft belle & légitime ;
L'oifiveté les perd, leur repos eft un crime.
Aux emplois importants par le fort deftinés,
Elevés près du Trône ils y font enchaînés ;
Et rien ne peut brifer la chaîne qui les lie.
Dans un lâche fommeil votre ame enfevelie,
Vous fait, loin de la Cour, goûter nôtre bonheur.
Réveillez-vous enfin, fortez de votre erreur :
Regardez ces mortels que la foule environne :
Miniftres de leur Prince, appuis de fa Couronne,
Admis dans fes Confeils, ils reglent nos deftins.
Il remet fon tonnerre en leurs fidéles mains ;
Si l'on y voit briller le fer de la vengeance,
Elles verfent auffi les dons de fa clémence ;
Maintiennent dans nos murs le bon ordre & la paix,

Et du gouvernement ſupportent tout le faix.
Eclairés, vigilants, fermes & magnanimes,
D'autres ſont les ſoutiens de nos droits légitimes;
Sur des bords étrangers où ſouvent méconnus,
Par des eſprits bouillants ces droits ſont combattus.
Les uns, des malheureux ſont les Dieux tutelaires;
Les orphelins trahis, trouvent en eux leurs peres;
L'innocence aux abois les implore, & ſoudain
A ſes jours orageux ſuccede un jour ſerein.
Ses tyrants abattus, auteurs de ſes alarmes,
Sont eux-mêmes réduits à répandre des larmes;
Les autres pleins d'ardeur, nourris dans les hazards,
Des CONDE' de nos jours ſuivent les étendards.
Chacun d'eux, à l'envi, ſert la France & ſon Maître,
Ils ſont heureux, tandis que vous cherchez à l'être.
O mon Ami! pour vous il eſt plus d'un métier,
Miniſtre, Ambaſſadeur, Magiſtrat ou Guerrier.
A ces poſtes brillants, que votre eſprit redoute,
Votre nom, vos vertus, vous ouvriront la route.
Le peuple, avec plaiſir, vous y verra monter;
Rien, dans ce beau projet, ne doit vous arrêter.
Que ne peut ſur un cœur l'amour de la patrie!
En vain autour de vous les ſerpents de l'envie,
Feront entendre au loin leurs ſifflements affreux;

En vain en s'échappant en replis tortueux,
Ils voudront vous combattre avec quelqu'avantage ;
Vous braverez, Damon, leur impuissante rage.
Vous vous rirez aussi de ces lâches flatteurs,
De la chûte des Grands, artisants séducteurs.
Ne craignez pas du port la mer qui vous menace ;
Que l'aspect du danger enflamme votre audace :
La main de la vertu, sur des flots écumants,
Met le sage à l'abri des écueils & des vents.
N'affectez point sur-tout une morgue insolente.
Etes-vous en faveur ? que le peuple le sente.
Ami, vous le savez, non loin de ces Palais
Où le riche orgueilleux repose sous le dais,
Il est des indigens . . . hélas ! ils sont nos freres,
Si vous leur refusez des secours nécessaires,
Si l'homme en place est sourd à leurs vœux, à leurs cris,
Qui les protégera ? . . . . Ministres, Favoris,
Songez que c'est sur vous que leur espoir se fonde ;
Vous êtes élevés pour le bonheur du monde.
Allez donc disputer à de nobles Rivaux,
Des fatigues, des soins, de pénibles travaux.
De l'amitié, Damon, écoutez le langage,
Vivez en Courtisan, pensez toujours en sage.
Il est doux, il est beau d'être utile aux humains :
Cette idée adoucit les plus cuisants chagrins ;
Qu'elle vous encourage & qu'elle vous console ;

Sans elle la grandeur feroit un bien frivole.
Que fervent en effet tous ces cedres fameux,
Si l'ombre & la fraîcheur ne se trouvent près d'eux.
Votre antique château, ses enceintes champêtres,
En des Héros vieillis ont reconnu leurs Maîtres.
Imitez-les, Damon, moissonnez des lauriers,
Venez couvert de gloire en nos humbles foyers,
L'objet de vos desirs, cette aimable retraite,
Mettre fin aux transports de vôtre ame inquiete :
Vous vivrez pour vous-même, & du destin jaloux,
Vous n'aurez jamais lieu d'y redouter les coups.
Sur des gazons naissants, au bord d'une onde claire,
La beauté, sans dessein, s'instruit dans l'art de plaire.
L'amitié, l'innocence, & quelquefois l'amour,
Prennent soin d'embellir nôtre charmant séjour,
Endormis dans les bras de la sage nature,
Nous goûtons à longs traits une volupté pure.
Ami, pour en jouir, ainsi que vos ayeux,
Méritez, avant tout, de devenir heureux.



VERS

A M. FRÉRON,

Insérés dans l'Année Littéraire du 25 Novembre 1756.

FRE'RON, ce temps n'est plus, où couronné de roses,
Sous un myrte amoureux, mêlé de pampres verds,
Les graces d'AGLAE', nouvellement écloses,
Le Champagne & l'Amour m'inspiroient seuls des vers.
Jamais je n'invoquai les ondes d'Arethuse,
Les Muses de Sicile, ou le Dieu d'Hélicon:
BACCHUS étoit mon Apollon,
AGLAE' mon unique Muse.
Par des danses sans art, & des chants & des jeux,
Les Faunes, les Silvains, celebrerent mes feux.
L'œil humide de vin, le bon homme SILENE
Sourioit au nom d'AGLAE',
Et crioit à perte d'haleine,
Amour, Amis, Enfants, EVOHE'! EVOHE'!

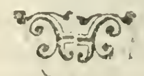
ÉPITRE

POUR M. DE R***

A UN DE SES AMIS.

O Toi, qui m'appris à connoître
Les purs attraits de l'amitié,
Cher Ariste, tu m'as vu naître;
Ton cœur à mon cœur est lié,
Et dès la plus tendre jeunesse
Je n'ai déposé qu'en ton sein,
Mes erreurs, mes goûts, ma foiblesse,
Effets d'un esprit incertain.
De l'amour faisant mon idole,
J'ai cherché, rempli de ses feux,
Le bonheur dont mon ame est folle,
Plongé dans des excès honteux,
Je n'ai goûté qu'un bien frivole,
Qui ne m'a jamais fait heureux.
Trop long-temps d'une humeur légére,
Qu'aucun objet ne put charmer,
J'eus souvent le bonheur de plaire.
Sans avoir la douceur d'aimer.
Voulant changer de destinée,

Et de mes maux finir le cours,
Bientôt le joug de l'hyménée
S'appesantit sur mes beaux jours.
Aujourd'hui la reconnoissance
Resserrant les nœuds du devoir,
Me fait aimer par complaisance,
Ou du moins me le fait vouloir.
Le sort à mes vœux inflexible,
M'a fait perdre la liberté,
Aux pieds d'une jeune Beauté,
A mes feux peut-être sensible.
De ces deux objets enchanté,
Mon cœur qui s'oublie & s'ignore,
Ce cœur à jamais malheureux,
Ami, toutes deux les adore,
Si l'on peut en adorer deux....
Ariste, viens sécher mes larmes,
Pardonne-moi ce foible écrit :
Garde-toi d'y chercher des charmes,
Car la douleur n'a pas d'esprit.



VERS

Au ſujet d'une Piece repréſentée à Colonge, près de Lyon.

L'AIMABLE Auteur du RETOUR DE PARIS,
Par la critique éclairant nos eſprits,
Nous a tracé le portrait d'un vrai ſage,
Ennemi né des travers, des abus,
Dans la Province, amateur des vertus,
Dont à la Cour on cherche en vain l'image.
Son ton paroît un tant ſoit peu brutal;
Mais d'ARAMINTE en proie à l'impoſture,
Sans doute hélas! une leçon moins dure
N'eût pas vaincu le préjugé fatal.
Auteurs, Acteurs, la riante THALIE,
Sur vous verſa ſes plus précieux dons.
Votre Troupe eſt une Troupe accomplie,
Où ſont admis ſes plus chers Nourriſſons.
Vous avez fait déſerter le Parnaſſe.
Dans le ſallon, par votre art décoré,
Point n'eſt de Dieux qui ne trouvent leur place;
Un pauvre Auteur de lauriers altéré,
Dans le ſouci qui le mine & le ronge,
Voulant rimer, & bien rimer ſur tout,
Vers l'Hélicon cherche le Dieu du Goût:
Peine perdue, il habite à Colonge.

LA LINOTTE,

FABLE.

UNE Linotte aimant les ris, les jeux,
Par ſon humeur vive & légére,
S'attiroit chaque jour des quolibets fâcheux.
Voltigeant autour d'elle un Linot amoureux,
Sans ſe couvrir de l'ombre du myſtere,
L'entretenoit ſans ceſſe de ſes feux.
Et bien loin que par une mere
Ce manege fût traverſé;
La mere Linotte au contraire,
Dont l'eſprit étoit peu ſenſé,
Applaudiſſoit à ce beau badinage,
Sans concevoir le plus léger ombrage,
Elle eſt ſi jeune; de ſon âge,
La candeur, la ſimplicité,
Furent toujours l'heureux partage . . . ;
Vas, tu peux tirer avantage
Des Fleurs que produit ton printemps.
Tel étoit l'innocent langage
De cet Oiſeau du bon vieux temps;
Tandis qu'auprès de ſa Maîtreſſe,
L'Amant ruſé, plein d'amour, de deſirs,
Mettant à profit ſa foibleſſe,
La conduiſoit de plaiſir en plaiſir.

Retenez bien cette anecdote,
O vous débonnaires Mamans !
Et ſous les traits dépourvus d'agréments,
Dont j'ai peins la jeune Linotte,
Reconnoiſſez fillettes de quinze ans.

IMPROMPTU

A Madame LUCRECE *de C*** de B***, Chanoineſſe à Alix, laquelle demandoit à l'Auteur des vers pour ſa Fête.*

DE la beauté c'eſt tous les jours la fête.
A vous louer ma Muſe eſt toujours prête.
Dans tous les Saints choiſiſſez un Patron ;
Prenez qui vous voudrez, aimable Chanoineſſe ;
Mais dans mes vers il faut changer de nom,
Je ne puis me réſoudre à célébrer LUCRECE.



VERS

*Au sujet du Journal des Dames que compose aujourd'hui Madame de MAISONNEUVE, & dont M. de *** a été l'Inventeur.*

OBSCUR ZOÏLE, ennemi des talents,
Sans cesse en vain contre moi tu déclames.
On composoit le Journal des Savants,
Il nous manquoit un Journal pour les Dames.

Combien d'efforts l'amour nous fait tenter!
A nos Beautés, incapable de plaire,
Par son conseil je voulus les chanter,
Il protégea ce dessein téméraire.

Entre vos mains, MAISONNEUVE, aujourd'hui
Mon Livre brave une injuste satyre :
Le même Dieu dont j'implorai l'appui,
Veille sur vous, c'est lui qui vous inspire.

A vos succès on connoît son pouvoir.
Les ris badins voltigent sur vos traces.
Dans vos Ecrits l'esprit & le savoir
Sont embellis par le charme des graces.

Ne pensons plus à l'antique Apollon ;
Dont la faveur aux Auteurs fut si chere ;
Laissons en paix Pégase & l'Hélicon,
Nous trouverons le Parnasse à Cythere.

A MON FILS.

N. B. Cette petite Piece a paru dans le Mercure, dans un Recueil de Pieces fugitives, & dans le Trésor du Parnasse. On ne la réimprime que parce qu'on y a fait des corrections qu'on a cru nécessaires.

J'ENTROIS dans ma vingtieme année,
Et je me plaignois à l'Amour
De la lenteur de l'Hyménée ;
Il m'exauça, tu vis le jour.

Dans l'émotion la plus tendre,
Entre mes bras je te reçois.
Hélas ! que ne peux-tu m'entendre,
Mon Fils, & répondre à ma voix.

Dans la langueur du premier âge,
Dans les larmes ou dans les ris,
A peine connois-tu l'usage
De tes organes assoupis.

Sais-tu qu'on te verra peut-être ;
A nos maux communs deſtiné,
Moins affecté du plaiſir d'être,
Que du vain regret d'être né.

Sais-tu qu'aux paſſions en proie ;
Dévorés de mille deſirs,
Mon Fils, juſqu'au ſein de la joie
Il nous échappe des ſoupirs.

Dans la carriere de l'étude,
Que tu vas répandre de pleurs !
Que le travail nous paroît rude !
Que d'épines parmi ſes fleurs !

Dans cet âge que la nature
A rendu ſi propre aux amours,
Grand Dieu ! quelle vapeur obſcure
Se répand ſur tes plus beaux jours.

Trembles ... je vois une Maîtreſſe
Fixer tes regards incertains :
D'abord ta naïve tendreſſe
Ne t'offre que d'heureux deſtins.

Un nouveau monde vient d'éclore ;
L'air eſt plus pur, le jour plus beau ;
De l'objet que ton cœur adore,
Tout emprunte un éclat nouveau.

Du bonheur, cette vaine image,
Te prépare un triste avenir;
Insensé, c'est dans l'esclavage
Que tu crois trouver le plaisir.

Ces Sauvages qu'un sort sévere
A mis au nombre des vaincus,
Qui jadis de notre hémisphere
Ne connoissoient que les vertus.

Dans les entrailles de la terre,
Où de leurs barbares tyrans,
L'humeur avare & meurtriere
A sçu leur forger des tourments.

Mon Fils, ils sont moins misérables
Que les cœurs séduits & charmés
Qu'on voit, d'inconstance incapables,
Languir sans l'espoir d'être aimés.

Souvent une ardeur réciproque
Enfante encor de grands malheurs:
Crois-moi, ce bonheur équivoque
Est la source de bien des pleurs.

De l'avarice, de l'envie,
Et même de l'ambition,
Je redoute peu pour ta vie
La dangereuse impression.

Hélas ! l'amour eſt plus à craindre ;
L'amour dont l'immenſe pouvoir
Sait ſi facilement enfreindre
Tout ce que preſcrit le devoir.

De ſes faux attraits idolâtre ,
Le Héros même eſt dans ſes fers :
ANTOINE aux pieds de Cléopatre
Oublioit Rome & l'Univers.

De la tranquille indifférence ;
L'ennuyeuſe inſipidité
Inſulte en vain à la puiſſance
Qu'a priſe ſur nous la beauté.

La beauté, du Ciel eſt l'ouvrage ;
Pour aimer, les hommes ſont faits :
Du Ciel, mon Fils, reçois en ſage,
Et les rigueurs & les bienfaits.



LETTRE

LETTRE

A MADAME

LA MARQUISE DE MO.....

QUE vous êtes exigeante, Madame ! Quoi ? il faut abſolument que le Courrier qui m'a apporté votre charmante Epître, ſoit par moi *chargé d'une réponſe de quatre pages, lardée d'une centaine de vers au moins !* J'ouvre mon magaſin de Poéſies, & je commence. D'abord vous recevrez, ſi bon vous ſemble, cette chanſon, ſur l'air : *ton humeur eſt, Catherine*; Vous en ferez l'application.

De ma gentille Brunette
Je m'occupe nuit & jour;
Son humeur un peu coquette
Fut propice à mon amour.
Je fixai cette Hirondelle
Dans le temple des plaiſirs ;
Une conquête ſi belle
Fut le prix de mes ſoupirs.

Lorſque je vous vis pour la premiere fois, vous vous rappellez que je vous témoignai aſſez librement les ſentiments que vous m'inſpirâtes. Vous vous mîtes à rire, & je ſoupirai de vôtre enjouement, qui, en honneur, étoit alors tout-à-fait déplacé. Je vous fis ma cour aſſidument, & je ne ceſſai de ſoupirer que lorſque vous prîtes pitié de mon martyre. On auroit cru, à me voir, que *Céladon* étoit reſſuſcité, & l'on étoit tout étonné de le rencontrer ſous l'uniforme que je portois. Je ne faiſois que des Elégies, & j'étois moi-même une Elégie ambulante. Cela me faiſoit tort dans le monde. Mais à préſent, ayant quitté le plumet pour le bonnet carré, je peux ſoupirer à mon aiſe, ſans que perſonne y trouve à redire. Permettez-moi, en conſéquence, de prendre ici le parti de la Magiſtrature.

L'Officier Petit-Maître,
Plus vîte que le ſalpêtre '
Par ſes airs & par ſon ton,
Dangereux pour l'innocence,

Annonce ſon aſſurance.
Ce volage Papillon
Se moque d'une inhumaine,
Il voltige, il ſe promene;
On l'admire, il éblouit :
Au loin la pudeur s'enfuit.
Rempli d'une erreur extrême,
Toujours certain d'être aimé,
Dès qu'il a déclaré qu'il aime.
Au triomphe accoutumé,
Par ſon audace il outrage
La beauté qui l'a charmé.
Mais le Magiſtrat plus ſage,
Plus digne d'un prix flatteur,
Par ſes ſoins, par ſon hommage,
Se rend le maître d'un cœur.
Jamais ſes airs ni ſon langage
Ne révoltent la pudeur.
L'amour ſincere eſt timide,
Et dans ſes vœux circonſpect :
Le doux eſpoir qui le guide
Eſt compagnon du reſpect.

Air : *Sous un ormeau.*

Vos yeux ſurpris,
Accordent un trop tendre prix
A nos Etourdis,
Un Adonis
En jurant,
Ment.
Mais un ſincere Amant
Qui partage le feu qu'on reſſent,
Fait naître dans le cœur
Le deſir, le trouble & la langueur :
Madame, hélas !
Que ces moments ſont pleins d'appas !
O charmants combats !
O tranſports délicieux !
Dieux !
Par des feux indiſcrets
On s'attire de cuiſants regrets.
Dans la ſimplicité
On goûte à long traits la volupté.
L'ardent deſir
Prépare le cœur au plaiſir ;
La pudeur rougit,
L'amour ſans bruit
S'applaudit,
Rit.

Oui, Madame, l'amour d'un homme vrai eſt préférable aux fadeurs d'un tas de *Frivolites* qui ſe font un art de la diſſimulation & de la perfidie. On n'apperçoit pas toute la difformité de ces *Vers luiſants*, quand le préjugé a plongé l'ame dans une nuit profonde. Mais dès que la raiſon y répand la lumiere, ces inſectes n'en impoſent plus. La légéreté & l'inconſtance ſont les moindres défauts de nos *Cléons*, eſpece d'êtres dont l'organiſation n'eſt pas encore bien connue. Ce ſont les plus grands ennemis de la beauté. La femme la plus aimable ne les enchaîne qu'avec des fleurs, & ſi elle prête l'oreille à leurs diſcours, elle eſt perdue.

Ils goûtent un inſtant leur gloire ;
Mais bientôt las de leurs lauriers,
Les doux plaiſirs de la victoire,
De leurs plaiſirs ſont les derniers.

Que mes ſentiments different des leurs ! Ils n'ont pu, cependant, me procurer une félicité complette, & je

n'ai aujourd'hui d'autres ſoulagements aux maux réels qui m'accablent pendant le jour, que les égarements de la nuit.

Un ſonge, enfant de l'impoſture,
Préſente l'ombre du bonheur.
Aſſis auprès d'une onde pure,
Plongé dans une aimable erreur,
Un Berger rempli d'alégreſſe,
Trouve aux genoux de ſa Maîtreſſe
Le terme d'un cruel deſtin.
En ſa faveur tout l'intéreſſe,
Le Ciel eſt plus beau, plus ſerein :
Le Zéphyr un peu libertin,
De ſon Amant ſert la tendreſſe
Par ſon ſouffle doux & badin.
Sa perſévérance la touche.
L'Amour, ce petit Dieu malin,
Conduit ſes levres ſur ſa bouche,
Et les approche de ſon ſein.
Par ſon chant la tendre Fauvette,
D'E'GLE' célebre la défaite.
Autour de ce couple amoureux,
Les Hôtes des bois, en ſilence,
Partagent à l'envi ſes feux.
De tant de biens la jouiſſance
Ne dure, hélas ! qu'un ſeul inſtant.

Tout diſparoît, ruiſſeau, fougere,
Roſſignol, Fauvette, Bergere.
Preſtige heureux! tableau charmant!
Si ſéduiſants quand on ſommeille,
Vous n'êtes plus : TIRCIS s'éveille,
Et ſent accroître ſon tourment.

Je crois, Madame, qu'il vous manque quelques vers, d'autant plus qu'il s'en eſt gliſſé de ſi petits, que ce ſeroit une honte à moi de vous les compter. Mais je vous demande grace pour cette fois. Songez que je ſuis devenu un pauvre Provincial, & ne me traitez pas avec autant de rigueur qu'un bel eſprit de Paris.

Je ſuis, &c.



ISMAEL COULOSKI,

ANECDOTE TURQUE.

ISMAEL COULOSKI vivoit heureux & tranquille dans l'obſervance exacte de la Loi Muſulmane. Un fils, âgé de dix-huit ans, deux femmes encore fraîches, & une demi-douzaine d'eſclaves jeunes & jolies, compoſoient ſa maiſon. C'en étoit aſſez pour un homme de ſoixante ans, & pour un ſage, qui plus eſt. On pourra s'étonner qu'il n'eut point de mâles à ſon ſervice : il y en a de deux eſpeces en Turquie. *Iſmael* craignoit les uns & mépriſoit les autres. Il aimoit en Turc; mais la plupart de ſes moments étoient employés à l'éducation d'un fils unique : c'étoit ſa principale affaire. Il avoit accoutumé le jeune Iſmael à un genre de vie uniforme, qui, en modérant l'activité de ſes paſſions, ſembloit devoir aſſurer ſon bonheur.

Le temps étoit arrivé où ce fils chéri, abandonné à lui-même, se préparoit à mettre en pratique les conseils de son pere. *Couloski* jugea à propos de lui en rappeller le souvenir; & l'ayant conduit sous un berceau de myrtes, dans un endroit écarté où personne ne pouvoit les entendre, après l'avoir tendrement embrassé, il lui tint ce discours :

Mon fils, vous n'ignorez pas que je suis Philosophe, & que je ne desire rien tant que de vous voir Philosophe aussi. Je vais vous envoyer à Constantinople chez mon frere qui est Bacha à trois queues. Vous verrez le monde chez votre oncle le Bacha, & ce que c'est que les dignités du siecle. Il faut tout connoître, & tout voir par ses yeux, autant qu'il est possible. Ne vous affligez pas avec excès, s'il vous arrive quelque chose de facheux. Il n'y a point de mal physique sur la terre. Le sage ne se laisse point abattre par la douleur, ni transporter par la joie. Evitez, avec soin, ces chocs, ces ébranlements qu'éprouve quicon-

que ſe paſſionne aiſément. Votre ame eſt une ſurface polie dont l'haleine impure des paſſions ne doit jamais troubler la clarté. Préparé à tous les événements ordinaires dans notre globe, ſoyez toujours vous-même dans la proſpérité comme dans l'infortune. Ne vous étonnez de rien, ou étonnez-vous de tout. Aimez les hommes, mais ne les eſtimez pas. Vous ne feriez pas mal de chercher un ami : cette découverte eſt la conſommation du grand œuvre en morale ; ſur-tout, mon fils, ſoyez diſcret, ſobre & tempérant. Je ne conçois pas bien comment la matiere agit ſans l'eſprit & la raiſon, mais enfin il eſt prouvé qu'on perd l'un & l'autre par l'uſage des liqueurs fortes. Ne ſatisfaites que vos beſoins, & combattez vos fantaiſies.... Mon fils, vous ne connoiſſez pas encore les femmes, c'eſt un ſexe né pour l'eſclavage ou pour donner des fers. Ne ſoyez jamais amant ſi vous voulez être le maître. Je ne vous recommande point la fidélité que vous devez à notre grand Prophete.

Vous êtes honnête. Si vous étiez assez malheureux pour ne point trouver la vérité dans la religion de votre pays, vous sauriez vous taire, & ce n'est qu'à Dieu à connoître des crimes de la pensée. Cependant, prenez garde, mon fils, de vous imaginer que vos peres se soient trompés. Cette idée cruelle rempliroit vos jours de trouble & d'amertumes. On dit qu'il y a des Philosophes qui se font une gloire de douter de tout. Ces gens là sont à plaindre. L'incertitude est le poison de l'ame, & une preuve de sa foiblesse : évitez la colere qui dégrade l'homme, & le mensonge qui l'avilit. Voilà en peu de mots, mon fils, ce que j'avois à vous dire, partez, ressouvenez-vous toujours de votre pere, travaillez à me prouver que je n'ai pas semé dans une terre ingrate & que vous méritiez les tendres soins que j'ai eu pour vous

Après ce petit discours, *Ismaël* embrassa son fils & le fit partir sur le champ pour Constantinople. Mon pere a raison, disoit *Couloski*, je

ferois un grand fou si je venois à m'écarter de ses prudents avis ; d'ailleurs ils sont aisés à suivre, & je suis bien sûr qu'il sera pleinement satisfait de ma conduite ; oui, mon pere, j'en prends le Prophête à temoin, & j'en jure par . . . Il ne faut jurer de rien, s'écria un grand homme pâle & sec, qui suivoit *Couloski*. Apprenez jeune homme que vos serments téméraires sont des crimes, & que votre folle présomption sera peut-être punie avant qu'il soit peu ; Seigneur, reprit modestement *Couloski*, à votre habillement je vois que vous êtes un Derviche, mais vous ne savez pas apparemment que je suis fils d'un Philosophe, & Philosophe moi même, Dieu merci. Or vous sentez à present que je suis dispensé de faire des sottises. Or vous êtes un sot, reprit le Derviche. Vous en avez menti, repartit *Couloski*. C'est ce qu'il falloit démontrer, dit froidement l'insolent Derviche : tenez, dit *Couloski* en lui appliquant un soufflet, voilà ma démonstration. Eloignez-vous si vous ne vou-

lez éprouver le poids de ma colere. Le Derviche qui ne se sentoit pas le plus fort se retira prudemment, & notre Philosophe continua son voyage.

Voila, se disoit-il, que je suis tombé dans cette frénésie qu'on nomme colere, espece de maladie dans laquelle je m'étois promis de ne jamais tomber; mais aussi mon pere ne m'avoit pas prévenu qu'il se trouveroit sur mon chemin un Religieux qui me diroit des injures. Il n'est pas aussi aisé d'être doux & patient que je me l'étois imaginé d'abord.

Tout en refléchissant, notre Philosophe arriva à Constantinople; il fut émerveillé à l'aspect de cette grande Ville, les Edifices les plus mesquins & du plus mauvais goût attiroient tour-à-tour son attention. Il fut plongé pendant quelques instants dans une admiration & un étonnement, qui tenoient quelque chose de la stupidité. Un Juif charitable, qui s'apperçut qu'il étoit Etranger, lui offrit poliment ses services & le tira de son assoupisse-

ment. *Couloski* rougit, parce qu'il vit qu'il avoit été étonné, & pria le Juif de le conduire chez son Oncle le Bacha ; je le veux, dit l'Hébreux ; mais Seigneur il y a plusieurs Bachas à Constantinople ; chez quel Bacha voulez-vous aller ? Chez mon Oncle apparemment, repondit *Couloski* ; chez mon Oncle, *Couloski* Bacha à trois queues de la sublime Porte. Le Juif suffisamment instruit conduisit notre voyageur ; mais à peine étoient-ils entrés dans la maison du Bacha, qu'ils entendirent des cris aigus, qu'ils virent des Esclaves que des Officiers du Serrail entraînoient, & qui paroissoient accablés de la douleur la plus sensible. Trois muets suivis de quelques Janissaires parurent. L'un d'eux portoit une tête au bout d'une pique. Juste ciel ! s'écria le Juif, quel evénement affreux pour vous. C'est la tête du Bacha *Couloski* qu'on porte au Sultan. Fuyez loin d'ici, malheureux jeune homme ; car vous seriez infailliblement envéloppé dans la disgrace de votre Oncle ;

& il vous en couteroit la vie. A ces mots notre Philoſophe tomba à la renverſe, & ſe mit à pleurer amérement. Il n'y a point de temps à perdre, dit le Juif, ſortons d'ici; croyez-moi. Pendant qu'il parloit ainſi, un Eunuque noir s'approcha d'eux & régardant *Couloski* en face, lui demanda ſon nom, qui il étoit & d'où vient il s'affligeoit ainſi : c'eſt répondit le Juif, le fils de Mehemet *Ratſaln* qui demeure à Andrinople : c'eſt un enfant qui a le cœur ſi bon, qu'il ne peut pas voir une tête au bout d'une pique ſans pleurer. Eſt-il vrai, *Mehemet*, repliqua l'Eunuque, ce chien maudit de Prophête n'en impoſe-t'il pas? Non, repondit en tremblant notre Philoſophe, qui ne devoit jamais mentir.

Cette petite ruſe l'ayant tiré d'affaire, le Juif l'emmena chez lui. Dès qu'il ſe vit en lieu de ſûreté, la crainte fit place à la joie; il ne pouvoit ſe laſſer d'embraſſer ſon Libérateur, ſes Eſclaves mêmes eurent part à ſes careſſes. Au milieu de ſes tranſports il

renversa la table sur laquelle on alloit servir le souper; il fit des extravagances sans nombre, & le Juif qui craignoit pour ses meubles ne parvint qu'avec peine à calmer ses transports. Pour remettre son esprit dans son assiette, son hôte lui persuada d'avaller quelques verres d'un vin grec qu'il lui présenta; Ismaël le trouvad'un goût délicieux, il lui tranquillisa l'esprit en effet; mais ce fut aux dépens de sa raison, c'étoit là où l'honnête Hébreux l'attendoit. Un gros diamant qu'il avoit au doigt avoit attiré son attention, il ne tarda pas à s'en emparer aussi bien que de l'argent qu'il trouva dans ses poches : ensuite ne sachant que faire de notre Héros, il le porta & le coucha tout doucement sur le pavé.

Le pauvre *Ismaël* dormit quelques heures pendant lesquelles le vin acheva de faire son effet; il se reveilla en sursaut, & voulant tirer ses rideaux, dans l'instant il se sentit le corps froid & tout meurtri; il tâta son lit & ne trouva que des cailloux

pointus

pointus qui lui entroient dans les reins; alors se frottant les yeux, au clair de la lune, il s'apperçut qu'il étoit exposé à l'intemperie de l'air : il se leva, & ne pouvant plus douter de son malheur, il se répandit en imprécations contre le Juif; mais ce fut bien pis, quand il connut qu'il étoit volé, & que l'indigne Chifouk ne lui avoit rien laissé. C'est ainsi, s'écria-t-il, que le Prophête punit les transgresseurs de la philosophie. Je me suis étonné en entrant à Constantinople. Je suis tombé dans une douleur extrême à la veille du coup mortel dont j'étois ménacé, j'ai menti pour l'éviter. Je me suis réjouis avec excès, j'ai mis mon estime dans un Juif à qui je dois la vie, & j'ai péché contre la tempérance; mais je ne pouvois pas m'attendre au spectacle éblouissant d'une ville telle que Constantinople, à la catastrophé de mon oncle, au bon procédé du juif, qui sembloit mériter ma confiance, & sur-tout à son vin grec qui est en partie la cause de l'état dé-

plorable où me voilà réduit. : cela eſt triſte; & cependant il faut prendre patience, puiſque comme mon pere dit fort bien, il n'y a pas de mal phyſique ſur la terre. J'ai été pris au dépourvu, tenons nous mieux ſur nos gardes.

Iſmaël cheminant triſtement, ne ſachant quel parti prendre, & maudiſſant ſa mauvaiſe étoile qui lui avoit fait quitter le philoſophe ſon pere, & commettre quantité d'actions à la honte de la philoſophie, cherchoit un caravanſera pour y cacher ſa douleur & y aſſouvir ſa faim. Un honnête Muſulman l'arrêta en le priant de lui dire s'il ne ſe nommoit pas *Iſmaël Couloski*; c'eſt ſelon, répondit-il, ſi vous voulez me faire du mal, je ne m'appelle pas *Iſmaël*, mais ſi vous voulez m'empêcher de mourir de faim, je ſuis tout ce que vous voudrez. Eh bien, reprit l'honnête Muſulman, ſi j'étois un Banquier chargé par *Iſmaël Couloski* de trouver ſon fils à Conſtantinople, ſi je l'avois cherché toute la journée, ſi

ſur la ſoi de votre phiſionomie étrangere, je vous abordois dans le deſſein de vous remettre deux mille ſéquins, ſeriez-vous *Iſmaël Couloski?* oui aſſurement; s'écria notre Philoſophe; en ce cas, dit le Banquier, ſuivez-moi, & ſur votre quittance, je vais vous compter les deux mille ſéquins.

La confiance d'*Iſmaël* ne fut pas trompée, on lui délivra ſon argent, & même on lui offrit un logement commode qu'il accepta; l'intention de ſon pere étoit de le mettre à même de ſolliciter la bienveillance du Divan ſans être à charge à perſonne; mais la fin tragique de ſon Oncle ne lui permettoit guere de donner carriére à ſon ambition; cependant le Banquier prit avec tant de zéle ſes interêts, que le Grand-Viſir conſentit à ne pas le rendre reſponſable de la faute du Bacha. Les richeſſes de celui-ci étoit ſon crime, c'en eſt un qu'on ne pardonne guere dans cet Empire, où les confiſcations ſont un des plus grands revenus du Prince; où le mobilier des Miniſtres appartient après

leur mort au fiſc Impérial : où l'on ne connoît point de loix que le caprice & la fantaiſie d'un ſeul ; dans cet Empire enfin qu'on prétend n'être pas deſpotique, parce que des ſoldats qui ſont eux-mêmes les ſoutiens du deſpote, lui ont arraché quelquefois le ſceptre des mains ; comme ſi les Ilotes n'avoient pas été des Eſclaves, parce qu'ils firent trembler leurs maîtres; comme s'il importoit au peuple que ces nouveaux Prétoriens diſpoſaſſent du thrône, tandis que le même joug s'appeſantit ſur ſa tête ; qu'il languit, accablé par le pouvoir arbitraire; & qu'il ne voit dans ceux qui gouvernent ſous un maître inviſible que de vils Eſclaves & d'odieux Tyrans.

Couloski qui n'avoit jamais vu bruler l'amorce d'un mouſquet, eut la place d'un Aga des Janiſſaires à qui le Grand-Seigneur venoit d'envoyer le fatal cordon. Dans ce poſte arroſé de ſang, *Iſmaël* ne tarda pas à prendre la hauteur & l'arrogance d'un favori de la fortune ; il crut avoir fixé ſon inconſ-

tance, il eſpéroit ſe voir bientôt le chef de ce Corps rédoutable dont il étoit un des principaux Officiers.

Son cœur livré à l'ambition étoit devenu la proye des ſoucis dévorants qui l'accompagnent, mais il n'étoit pas fermé à l'amour; cette paſſion s'y introduiſit aiſément & ne fit qu'augmenter le déſordre qui y regnoit. *Iſmaël* s'étoit fait, autant par air, que par gout, un Sérail qui avoit la réputation d'être un des mieux compoſés de Conſtantinople. Ses Emiſſaires lui avoient amené de Géorgie pluſieurs de ces belles filles qui y ſont un objet de commerce, & dont la perte de la liberté enrichit les parens: leur éducation les prépare au rôle qu'elles doivent jouer un jour; on leur apprend à ſe défaire du ſentiment de fierté ſi naturel à leur ſexe, qu'on le regarde dans d'autres pays comme le bouclier de la vertu : toutes les leçons qu'on leur donne roulent ſur l'art de plaire & les moyens qu'on leur fait enviſager pour y parvenir; c'eſt d'être complaiſantes & ſoumiſes. Avec ce beau ſecret

elles ne parviennent guere à gagner ſur des maîtres impérieux le pouvoir que leurs charmes devroient leurs donner, ni à rendre leur tendreſſe durable. Nos Européennes élevées différemment, ſavent allumer les deſirs. Les Georgiennes ne ſont bonnes qu'à les éteindre.

Au milieu de vingt Odaliques, dont la plus laide auroit été infailliblement étouffée dans les jardins publics de Paris, *Iſmaël* avoit conſervé la liberté de ſon cœur; une petite perſonne médiocrement jolie la lui fit perdre, & vengea ſur lui l'affront qu'il avoit fait à ſon ſexe par ſon inſenſibilité.

Notre Philoſophe en ſe promenant ſur le port où ſe fait le trafic des Eſclaves, entendit un marchand d'Arménie jurant en bon Turc, & une jeune fille qui ſe moquoit de lui en François. Ne ſuis-je pas bien malheureux, diſoit l'Arménien, j'ai acheté cette chienne de petite Françoiſe quarante ſéquins & on ne m'en offre pas un. Je me vois obligé de la garder pour

mon compte : cela eſt fâcheux, dit Iſmaël, qui ſe piquoit de générosité; tiens, voilà tes quarante ſéquins, menes cette Françoiſe dans mon Palais.

Henriette, c'eſt le nom de la petite perſonne, paſſa pluſieurs jours dans le ſérail d'*Iſmaël* ſans recevoir de ſes viſites. Cette marque de mépris ſi ſenſible à une Aſiatique, n'avoit rien d'affligeant pour elle, un infidele ne lui paroiſſoit pas capable d'aimer, ni digne d'être aimé; l'air gauche & mauſſade de ſes compagnes l'avoit encore plus frappé que leur beauté; elle ne leur envioit pas les faveurs de leur maître; qu'il rende hommage à leurs charmes, diſoit-elle, & qu'il néglige éternellement les miens, ma captivité m'en paroîtra plus douce; mais il faut avouer que je ſuis bien heureuſe qu'un Turc ne ſoit pas connoiſſeur: *Iſmaël* le devint pour ſon malheur, ſi c'étoit l'être que d'abandonner la beauté pour les graces & le ſentiment pour l'eſprit; il lui prit fantaiſie d'entretenir *Henriette* pour ſavoir d'elle-même, comment elle ſe trouvoit dans

ſon nouvel état, & ſi elle regrettoit ſa patrie : elle ſatisfit à ſes queſtions avec le ſecours d'un interprête, dont par la ſuite elle parvint à ſe paſſer ; elle l'aſſura qu'elle ſoupiroit après l'inſtant de récouvrer ſa liberté, & qu'elle ne goûtoit dans le Sérail aucun amuſement qui pût lui en rendre le ſéjour ſupportable. *Iſmaël* fut ſurpris & piqué de cette déclaration. Vos compagnes, lui dit-il, s'eſtiment les plus heureuſes femmes de la Turquie : elles ſont nées pour l'eſclavage, répondit *Henriette*, elles ne ſentent point le poids des fers qui m'écraſent. Vous regnez ſur leurs cœurs, tandis que le mien vous deteſte. Votre ennuyeuſe préſence les comble de joie. Vous êtes un homme après tout, & c'eſt tout ce qui leur faut : que voudriez-vous de plus, reprit notre Philoſophe ; Seigneur, continua la Françoiſe, je voudrois de la délicateſſe, des ſoins, des prévenances, des manieres & de l'eſprit, enfin le don de plaire, toutes choſes ignorées des Turcs & ſurtout de votre Seigneurie. *Iſmaël*

trouva ſon eſclave difficile à contenter : cependant voulant a tout prix lui faire changer de langage, il ſortit en lui laiſſant un gage d'une tendreſſe naiſſante, *Henriette* le ſuivit, en éclatant de rire, reprenez ce mouchoir, lui dit-elle, je ſuis bien éloignée d'aſpirer à l'honneur qu'il me préſage, portez-le à quelqu'autre qui connoiſſe tout le prix d'un préſent que je dedaigne; vous êtes ſingulier avec vos mouchoirs, gardez-les s'il vous plait & attendez que je vous en donne moi, oh! ſur ma parole vous attendrez long-temps.

Couloski ne concevoit rien à de pareils refus ; mais leur effet fut prompt, il ſentit naître dans ſon cœur une tendreſſe violente, qui lui fit mettre tout en œuvre pour les ſurmonter, il demanda comme une grace un bien qu'il s'imaginoit avoir acquit. Ce fier Muſulman tomba aux genoux de ſon Eſclave, & la rendit la ſouveraine de ſon ſort : tant d'abaiſſement ſatisfit la vanité de ſa maîtreſſe ſans pouvoir vaincre ſon indifférence.

Pendant qu'*Iſmaël* ſe livroit à l'amour, le Viſir ſon Protecteur ſongeoit à avancer ſes affaires en ſatisfaiſant ſon avarice & ſon reſſentiment perſonnel. Le ſuprême Aga, perſonnage très riche & très puiſſant, avoit oſé le contredire devant le Sultan; il eſt plus difficile à un Miniſtre de diſſimuler une offenſe que de la punir. Le Grand Viſir ne penſoit qu'au moyen de perdre l'Aga & de profiter de ſes dépouilles; il avoit dreſſé toutes ſes bateries en politique habil. *Couloski* étoit dans le ſecret, la place du coupable lui étoit promiſe, l'eſpérance de l'occuper bientôt reveilloit ſon ambition aſſoupie, il régardoit cette dignité comme un titre de plus pour gagner le cœur d'*Henriette*. Quoiqu'il la vit toujours très-aſſidument, & qu'il fit montre des mêmes ſentimens qu'il lui avoit jurés, cette fille pénétrante n'eut pas de peine à s'appercevoir, qu'une affaire ſérieuſe rempliſſoit ſon eſprit: pour éprouver ſon pouvoir, elle ſe mit en tête de lui en arracher la connoiſſance,

il ne lui en couta que quelques regards, quelques mots, qui pouvoient être interprêtés dans un sens favorable; il ne faut pas faire une grande dépense de coqueterie avec un Turc. *Ismaël* qui se croyoit déja au comble de ses vœux, lui déclara de bonne foi l'entreprise que le Visir avoit concertée avec lui, entreprise dont l'heureux succés alloit revêtir son Esclave d'une des premieres dignités de l'Empire Ottoman.

Trois jours après cette confidence le Grand Visir fut relegué dans une Isle de l'Archipel, & *Couloski* apprit avec effroi que l'Aga qu'il avoit voulu perdre avoit obtenu la place du Ministre disgracié, il courut à l'appartement de la Françoise pour tacher de demeler si son indiscretion n'avoit pas été cause de cet événement fatal; c'étoit là qu'il devoit apprendre toute l'étendue de son malheur. *Henriette* n'y étoit plus: l'Eunuque à qui la garde en étoit confiée avoit prit la fuite avec elle; alors il ne douta plus qu'abusant de sa confiance, elle ne fût

parvenue à instruire l'Aga de l'entreprise qui se tramoit contre lui, que pour prix d'un si grand service, elle n'en eut obtenu la liberté. Or *Ismaël* ne se trompoit pas. *Henriette* avoit corrompu la fidélité de son gardien; il s'étoit chargé de découvrir tout cet affreux mystere à l'Aga; ce dernier avoit favorisé leur évasion, & profitant adroitement des circonstances, il s'étoit élevé sur les ruines de son ennemi.

Notre Héros replongé dans l'infortune se mit à réfléchir comme de coutume, & sans rien perdre de la bonne opinion qu'il avoit de lui même, attribua tous ses torts à une sorte de fatalité à laquelle il n'avoit pu se soustraire: le dépit qu'il en eut, l'empêcha de retourner chez son pere, où vraisemblablement le courroux du nouveau Visir ne l'auroit pas suivi; il profita d'une caravane de marchands qui alloient en Perse pour quitter Constantinople avec plus de sûretés, & s'étant muni de tout ce qu'il pouvoit emporter de plus pré-

cieux, il laiſſa le reſte de ſes biens au pouvoir de ſes ennemis.

Il y avoit dans la caravane un de ces ſuffiſants perſonnages qui, nés avec un amour extraordinaire pour la diſpute, ne ſouffrent jamais qu'on ait impunément d'autres ſentiments que les leurs. C'étoit un Perſan, zélé Sectateur d'*Ali*. Il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de faire l'éloge de ce fameux Diſciple du Prophete aux dépens d'*Omar*, que les Turcs ont en vénération.. Comme *Iſmaël* étoit le plus jeune de la troupe, il eſpéroit de le perſuader le premier : auſſi ne ceſſoit-il de lui exagérer la douceur de la Loi, ſuivant le Commentaire d'*Ali*. *Iſmaël* élevé dans l'opinion d'*Omar*, tâchoit de la défendre ; mais ſon Adverſaire, plus exercé que lui dans ces ſortes de combats, l'accabloit de citations & d'autorités. *Couloski* ſe fâchoit quand les raiſons lui manquoient : c'eſt l'uſage dans les diſputes ; mais ce qui n'eſt pas d'uſage, & qui arriva cependant, c'eſt qu'en ſe fâchant bien fort, il quitta ſon ſenti-

ment pour embraſſer celui du Sectateur d'*Ali*. Il en vint même à convevenir qu'*Omar* fut le plus méchant des hommes, & qu'il ſe pouvoit bien faire que *Méhémet Mohadin* vécût encore comme le croient les Perſans.

Notre Philoſophe avoit de la peine à ſe juſtifier cette derniere déſobéiſſance; mais, diſoit-il, y a-t-il tant de mal au fond, de changer de ſentiment quand on nous prouve que nous étions dans l'erreur? On ne peut guere ſe refuſer à l'évidence ſans faire preuve d'une opiniâtreté condamnable; & après tout, mon pere ne m'avoit pas dit qu'on diſputeroit avec moi pendant pluſieurs jours ſur ma créance, & que je ſerois obligé de donner gain de cauſe, ou de convenir que j'étois un ſot, ce qui auroit été bien dur pour un Philoſophe.

C'eſt ainſi que notre pauvre Voyageur, en s'appercevant de ſes ſottiſes, trouvoit des ſophiſmes pour les diſculper. Voilà les hommes. Comment auroient-ils de la bonne foi avec les autres? ils n'en ont preſque

jamais avec eux-mêmes. Cependant *Couloski* ſentoit intérieurement je ne ſais quoi qui ne dépoſoit pas en faveur de ſon innocence : ſon cœur étoit livré à la triſteſſe ; un événement imprévu y mit le comble, la caravane fut volée. *Iſmaël* au déſeſpoir prit alors le ſeul parti qui lui reſtoit, celui de retourner chez ſon pere. Sa préſence adoucit d'abord ſa douleur. O mon pere ! s'écria-t-il, j'ai péché contre la Philoſophie & contre vous. Je ſuis tombé dans toutes les fautes que je vous avois promis d'éviter. Mon fils, dit le vieux *Couloski*, vous n'avez péché que contre vous-même ; mais c'eſt peut-être ma faute. Je ne vous avois pas appris à vous défier de votre amour propre, c'eſt lui qui vous a perdu. Du moins vous pouvez tirer un grand profit de vos égarements pour le reſte de votre vie. On n'apprend guere à être ſage qu'à ſes dépens. Vous voilà guéri de la préſomption, c'eſt toujours quelque choſe. Les Philoſophes ne ſont pas à l'abri de faire des faux pas ; ils tom-

bent même quelquefois, mais ils ſe relevent plus forts & plus courageux qu'auparavant; inſtruits par le malheur, ils fourniſſent le reſte de leur carriere ſans broncher.

C'eſt ainſi que parloit le ſage pere de notre Héros Ses principes n'ont pas cette profondeur que nous admirons dans nos Auteurs François. Les champs de la Philoſophie, dans leſquels nous avons fait tant de riches moiſſons, ſont encore ſtériles pour les Turcs. Ils donnent tout bonnement le titre de Philoſophes à ceux qui enſeignent la Morale & la pratiquent. Pour nous, nous n'accordons ce beau titre qu'à nos Géometres, à nos Phyſiciens, à nos Naturaliſtes, à nos Agriculteurs. Tous ces gens-là ſont épris de l'amour de la ſageſſe : auſſi font-ils des progrès ſi rapides dans la connoiſſance du cœur humain, que nous n'avons pas le temps de nous en appercevoir.

LETTRE

LETTRE
A M. DESPREZ DE BOISSY,
AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS;
SUR LES SPECTACLES.

TOut le monde ne ſait pas, Monſieur, qu'avec approbation & privilege, chez *Lottin & Buttard*, rue St. Jacques, on diſtribue la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, laquelle vous auriez bien dû adreſſer auſſi à M. de *Voltaire*, puiſqu'il partage avec moi les politeſſes qui vous ſont échappées dans le feu de la compoſition. J'appelle politeſſes, ces expreſſions pittoreſques, *vous dormez, vous rêvez, vous êtes un eſprit diſſous dans la volupté.* Ce ſeroit peut-être des groſſiéretés dans le langage du vulgaire, mais les Auteurs ſavent àquoi s'en tenir ſur ces choſes-là. Au reſte, l'eſſentiel eſt d'avoir rai-

ſon : j'aimerois mieux une démonſtration dans le ſtyle des halles, qu'un ſophiſme de *Jean-Jacques Rouſſeau.*

Depuis quelques années il a paru environ quatre ou cinq douzaines de brochures pour ou contre les Spectacles. Que nous reſte-t-il de cette abondance ? La Lettre du fameux *Jean-Jacques*, la Réponſe de M. d'*Alembert*, &, ſi vous voulez, votre lettre à M. le Chevalier de ***, & celle que vous m'avez adreſſée. L'ex-Citoyen de Geneve, aujourd'hui Citoyen errant, trouve notre Théatre plus barbare que les combats des Gladiateurs. *La vie eſt ſi courte, & le temps ſi précieux*, qu'il ne permet que l'ivrognerie aux hommes & la coquetterie aux femmes, deux paſſions bien dignes d'être recommandées par un Philoſophe qui s'eſt moqué de nous, en faiſant ſemblant de vouloir nous inſtruire. Ses paradoxes ne ſont pas faits, ce me ſemble, pour être réfutés ſérieuſement. On peut comparer ſes ouvrages à ces obéliſques ſi vantés, dont l'orgueil & l'induſtrie n'ont fait

que des monuments inutiles aux hommes. Il faut admirer ſon éloquence & en déplorer l'uſage. Il ne faut pas, ſur-tout, ſe vanter d'avoir arraché ſon maſque, car il y a long-temps qu'il n'en porte plus. Vous le voyez avec plaiſir condamner nos Spectacles: mais prenez y garde, votre façon de penſer differe prodigieuſement de la ſienne, il avoue qu'il n'a jamais manqué volontairement la repréſentation d'une Comédie de Moliére, & vous n'avez jamais été à la Comédie; il croit les Spectacles néceſſaires à un Peuple corrompu & vous voulez les lui interdire; vous auriez honte de dire avec lui que ſi notre Théatre étoit plus chatié, il en deviendroit ennuyeux, & *qu'alors il vaudroit autant aller au Sermon*. Après cette plaiſanterie indécente & l'aveu qu'il fait, „ qu'en certains lieux les Spectacles „ ſont utiles pour attirer les Etran- „ gers, pour augmenter la circula- „ tion des eſpéces, pour exciter les „ Artiſtes, pour varier les modes, „ pour occuper les gens trop riches

„ ou aſpirant à l'être; pour les ren-
„ dre moins malfaiſants, pour diſ-
„ traire le Peuple de ſes miſeres,
„ pour maintenir & perfectionner le
„ goût, pour couvrir d'un vernis
„ de procédés la laideur du vice,
„ pous empêcher en un mot, que
„ les mauviaſes mœurs ne dégénerent
„ en brigandage „. Après cette déclaration qui autoriſe ſi formellement les Spectacles dans toutes les grandes Villes; n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'on ſe ſoit ſervi du nom & de l'autorité de M. *Rouſſeau* pour les proſcrire : quoique je ſois leur Partiſan je n'en diſſimulerai point les abus, je les connois & vous vous en doutez, mais vous avez négligé la ſeule voie qui pouvoit vous conduire à la découverte de la vérité. Ce n'étoit pas aſſez de lire *Corneille*, *Racine* & *Moliere.*, avant de les condamner il falloit les entendre ſur la Scene, vos ſcrupules vous en ont empêché; on ne doit pas, dites vous, s'expoſer ſur une riviere dans un endroit où l'on court riſque de ſe noyer,

cela peut être; mais vous avouerez du moins que quiconque a couru ce danger doit en parler plus ſavamment que vous : c'eſt le cas où je me trouve; ayant oſé pluſieurs fois m'embarquer ſur cette riviere orageuſe que vous n'avez apperçue que de loin; ayant eu le courage d'applaudir au Théatre *Athalie & Polieucte*, que vous vous êtes contenté de lire dans votre cabinet, où votre vertu apparemment ne court pas riſque de faire naufrage, ma témerité m'a donné ſur vous l'avantage de l'expérience : je ne prétends pas en abuſer, ni exercer ſur votre conſcience un Empire qui n'eſt dû qu'à votre Directeur. Quelques réflexions ſur le goût que tous les Peuples policés ont montré pour les ſpectacles, ſur la nature des nôtres, ſur leur utilité & ſur leurs inconvénients; voilà la matiere de cet écrit, vous m'avez attaqué comme fauteur du théâtre, quoique je n'aie jamais travaillé pour lui; tout mon crime à vos yeux eſt de n'avoir pas été de votre avis, & de m'être expliqué un peu librement

ſur votre Lettre à M. le Chevalier ; puis-je mieux faire aujourd'hui, que de vous mettre à même de juger de mes véritables ſentiments?

Melpomene & *Thalie* ſe ſont établies chez les Grecs preſqu'en même temps : avant elles les Fêtes inſtituées en l'honneur de Bacchus & de pluſieurs autres divinités étoient autant de ſpectacles où tout le Peuple prenoit un vif interêt. La Tragédie, ſelon M. de *Lamotte*, nous eſt venue d'une humeur triſte & compatiſſante, & la Comédie d'une humeur enjouée , maligne, ou peut-être un peu philoſophique. Ce qu'il y a de vrai c'eſt que l'une & l'autre ſont ſi naturelles dans leur principe, ſi à la portée de l'eſprit humain, qu'on eſt tenté de croire que comme la poëſie & la muſique, elles ont exiſtées de tous les temps. Il n'eſt pas difficile de trouver l'époque de la perfection des arts d'imitation, mais leur origine eſt couverte de nuages qui la dérobent à nos foibles yeux. Ceci a bien l'air d'une impiété litté-

raire ; je ne doute pas que les ſavans n'en ſoient revoltés, & qu'ils ne me ſachent très-mauvais gré ſur-tout, d'ignorer que *Theſpis* eſt véritablement l'inventeur de la tragédie ; à Dieu ne plaiſe que je veuille me brouiller avec eux pour cette bagatelle ; je conviendrai que *Theſpis* barbouillant ſes acteurs de lie, & les faiſant débiter de groſſes injures aux paſſants, étoit un grand homme ſans contredit. Après cet aveu, qui ne m'a pas peu couté, me ſera-t-il permis de demander ſi ceux qui recitoient chez les Hebreux les cantiques de Moyſe, ſi ceux qui recitoient les Poëmes d'Homere, ſi les Egiptiens qui déplorerent en vers la mort d'*Oſiris*, n'étoient pas des Acteurs dans toute la force du terme & peut-être plus habiles que *Theſpis* ſur ſon chariot. Je m'arrête dans un beau chemin & l'on doit admirer ma modération ; il ne tiendroit qu'à moi de remonter bien plus haut qu'*Homere* chez les Grecs mêmes ; car il n'eſt pas vraiſemblable que des ouvrages auſſi en-

nuyeux & auſſi ſublimes que les ſiens, ſoient ſortis tout-à-conp d'une langue, qui n'eut pas encore été maniée par des Poëtes ; ce n'eſt pas là la marche de la nature, il faut donc convenir à l'exemple de pluſieurs gens de lettres, que la Grece vit des Poëtes avant leur Prince. Dès-lors rien n'empêche de croire que des amateurs de leurs écrits les apprirent par cœur, & ſe firent un plaiſir de les déclamer en public, ni que les Poëtes mêmes, n'aient été de Ville en Ville amuſer les Peuples par la repréſentation de leurs Drames, comme *Homere* le fit depuis pour gagner de l'argent & de la gloire. Je vois des Fêtes pompeuſes en uſage dans l'antiquité la plus reculée. Elles me prouvent le goût des hommes pour les Spectacles en tout genre ; j'entends des perſonnages prêter leur voix aux Diſciples d'Appollon; pleins de leur ſujet, ils ne cherchent qu'à faire paſſer dans mon ame les tranſports qu'ils éprouvent. Voilà des piéces, des Acteurs, l'Art de la déclamation connu du

temps d'*Orphée* ; tout cela n'eſt pas abſolument la Tragédie ou la Comédie, mais on ne peut nier que le germe de ces deux productions du génie n'y ſoit auſſi aiſé à appercevoir, que dans l'hiſtoire de *Theſpis* & du *Bouc*.

On a trouvé chez les Chinois les Déeſſes de la Scene en poſſeſſion de charmer par des drames qui durent communement plus de huit jours de ſuite. Les Perruviens avoient auſſi un Spectacle dans les jours de Fêtes qui leur repréſentoit les belles actions de leurs Princes ; cependant ces Peuples n'avoient jamais oui parler de *Theſpis*. Ils ne durent qu'à leur imagination, l'invention des Arts. L'Europeen étonné cherche envain le point, d'où ils ſont partis, pour arriver à l'état dans lequel ils ſont reſtés. On n'y voit aucune trace à la vérité de cette nuit profonde repandue ſi long-temps ſur nous, jamais le flambeau des Arts n'a éclairé leurs climats d'une lumiere auſſi éclatante que celle qui nous frappe aujour-

d'hui, mais il a toujours brulé pour eux, tandis qu'il s'eſt éteint pour nous. Le jour des Chinois eſt encore à ſon aurore, & le notre approche peut-être de ſon déclin.

Le premier Auteur tragique qui mérite ce titre ſelon l'idée que nous y attachons, c'eſt *Eſchyle. Sophocle* & *Euripide* firent une ample moiſſon de lauriers en marchant ſur ſes traces. *Ariſtophane* & *Menandre* négligerent l'Art d'attendrir, & de faire trembler les hommes pour l'Art plus neceſſaire de les corriger par une peinture animée de leurs défauts, le Brodequin diſputa au Cothurne l'honneur de plaire au peuple le plus ſpirituel de la Grece. Les Athéniens amis de tous les talens, ne ſavoient pas méſeſtimer ceux qu'ils applaudiſſoient, les Auteurs & les Acteurs jouirent chez eux d'une conſidération générale. L'ambition & la vengeance avoient bannis l'amour de leurs Tragédies; elles roulent ſur ces deux pivots, & font par là l'admiration des ſtupides admirateurs de l'antiquité, comme ſi

ces paſſions conſidérées philoſophiquement, étoient plus nobles, plus grandes, plus énergiques que l'amour. Les Dieux & les Héros des Grecs fournirent abondamment des ſujets à la Scène, leurs Tragédies étoient priſes dans leur hiſtoire : elles avoient ainſi pour eux une ſorte d'intérêt qui manque aux nôtres, & qu'il ſeroit aiſé de leur donner; ils eurent ſous la forme de Comédies des ſatyres violentes contre les citoyens les plus diſtingués : on a peine à s'étonner de cette liberté, à laquelle enfin on preſcrivit de juſtes limites, quand on conſidére les ſarcaſmes que les Poëtes lançoient contre les Dieux mêmes, & la maniere dont ils ſe plaiſoient à avilir leur Majeſté. Au ſortir de leurs Temples, le Peuple venoit rire au Theâtre à leurs dépens; d'ailleurs l'eſprit républicain n'eſt pas éloigné de cette licence, dont les effets ſeroient ſi dangereux parmi nous. *Les Philoſophes*, cette piéce l'opprobre de notre ſiécle, auroit été goûtée dans un pays où les grands hom-

mes en tout genre, sembloient dangereux, où l'ostracisme étoit établi. La politique est une science, dont chacun se mêle volontiers dans une République. Les Orateurs & les Poëtes étoient les oracles des Athéniens, plusieurs de leurs piéces avoient pour but la nécessité de la guerre ou de la paix, le danger ou l'utilité d'une alliance, la réformation des abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Sous des fictions ingénieuses on trouvoit des vérités importantes: c'est ainsi, Monsieur, qu'au Theâtre comme à la Tribune aux harangues, la voix du patriotisme se faisoit entendre & qu'on apprenoit au Spectacle à regir l'Etat.

Il importe peu à la posterité que *Sophocle* & *Euripide* aient été des débauchés, qu'*Eschyle* & *Aristophane* aient aimé le vin. Les mœurs son respectées dans leurs écrits, c'est du moins une preuve que leurs contemporains étoient assez honnêtes pour les obliger de le paroître. Si nous voulons justifier le goût & les dépenses excef-

ſives des Athéniens pour les Spectacles, ne les conſidérons pas en ſpartiates rigides, en platoniciens outrés, ne les chargeons pas de la mort de *Socrate*; mais tâchons de comprendre quel effet devoit produire ſur des hommes auſſi polis, auſſi délicats, que les habitans de l'Attique, un Spectacle qui charmoit à la fois & les yeux & les oreilles, qui ſatisfaiſoit également l'eſprit, la politique & la décence; alors nous condamnerons moins durement les profuſions du Peuple Athénien,,. Qui ,, voudra faire le Comte, dit Amyot ,, avec la naïveté du langage de ſon ,, temps, combien lui a coûté cha- ,, cune Comédie; il ſe trouvera qu'il ,, a plus dépendu à faire jouer les ,, Tragédies des Bacchantes ou des ,, Phœniſſes, ou à faire repréſenter ,, les Actes d'une Médée ou d'une ,, Electra, que non pas à faire la guerre ,, aux Barbares, pour acquerir l'Em- ,, pire ſur eux, ou pour defendre ſa ,, liberté contre eux ,,.

Les Romains ignorerent long-temps

les plaiſirs de la Grece, leur nom n'étoit pas encore parvenu dans l'Aſyle des Muſes, que, porté ſur les aîles de la victoire, il faiſoit déjà trembler les Rois au milieu de leurs Cours; ils n'éclairerent le monde qu'après l'avoir dompté. Les Ecrivains du ſiécle d'*Auguſte* vivront auſſi long-temps dans la mémoire des hommes, que les plus courageux & les plus fameux Conquerants; on ſait aſſez combien ce peuple magnifique mit de grandeur & de pompe dans ſes Spectacles, & l'on connoit trop ſes Auteurs dramatiques pour qu'il ſoit beſoin d'en dire quelque choſe ici; je me bornerai à déplorer avec vous, Monſieur, l'aveuglement de Rome, qui ne lui permit pas de tirer à beaucoup près autant d'utilité du Theâtre qu'il en étoit ſuſceptible, & j'avouerai en paſſant, que les piéces de *Terence* ne ſont pas auſſi châtiées qu'elles auroient dû l'être; il a fait plus de bien au Theâtre qu'à ſes Concitoyens; on eſt fondé à croire que la morale ne fut jamais l'objet

que cet Auteur ſe propoſa dans ſes compoſitions : on prétend que c'eſt par reſpect pour les Dames Romaines, qu'il n'a fait paroître ſur la Scène que des Eſclaves & des courtiſanes; c'eſt-à-dire qu'en ce temps-là les femmes honnêtes n'aimoient à voir au theâtre que des femmes qui ne l'étoient pas, que leur vertu étoit ſi délicate qu'il ne falloit y toucher en aucune maniere. C'étoit la profaner que d'en parler. Celle de nos jours eſt heureuſement un peu plus robuſte, & nos Auteurs en tirent un bon parti. Nous avons des Heroïnes d'une vertu à faire peur. Nos femmes qui les admirent, & les propoſent pour modéles à leurs filles, auroient d'autant moins raiſon de s'en fâcher, qu'on eſt obligé d'avouer que ces rolles ne ſont pas faits à leur dépens.

Quand deux Peuples éclairés, ingénieux & polis, ont cultivé un Art quelconque, c'eſt un préjugé en ſa faveur, lequel doit engager les autres Peuples à ſe le rendre propre. Tout les y invite; la facilité d'y ajoûter

de nouvelles beautés, de remédier aux anciens defauts, & l'eſpérance de le porter au plus haut degré de perfection. On eſt flatté de découvrir une mine d'un métal précieux; mais la ſimple découverte n'en ſuppoſe pas la richeſſe : quelquefois les embarras & les fraix de l'exploitation ne repondent pas à l'attente du propriétaire, & après avoir longtemps tatonné inutilement, afin de trouver uue veine aſſez abondante pour remplir ſes vœux, il ſe voit obligé de renoncer à ſon entrepriſe. Qui ne préféreroit pas l'or tout prêt à être mis en œuvre, au travail de le chercher dans les entrailles de la terre, qui le dérobe à notre avidité?

Ce n'étoit pas aſſez ſans doute que les Grecs & les Romains euſſent aimé les Spectacles pour nous obliger à les aimer, ni qu'ils euſſent ouvert cette route ſi battue dépuis, pour nous déterminer à y entrer. S'ils s'étoient trompés & qu'elle ne conduiſit pas au plaiſir, nous ne les y aurions pas ſuivis, ou du moins nous l'aurions

déjà

déja quittée ; cependant nous y marchons avec ardeur ; les Eſpagnols, les Italiens & les Anglois, animés par les mêmes motifs, s'efforcent de nous atteindre, les autres nations de l'Europe voient avec admiration tout le chemin que nous avons fait ; & il n'y a peut-être que nous qui nous appercevions qu'il nous en reſte encore à faire.

Convenons donc, Monſieur, ſi nous ſommes de bonne foi, qu'il faut que *Melpomene* & *Thalie* ſoient partagées de quelques attraits bien touchans pour avoir remporté un ſi grand nombre de ſuffrages, ne nous déclarons pas legérement les ennemis de ces deux aimables Sœurs, tandis que preſque toute l'europe leur dreſſe des Autels, & ſongeons que le plus grand tort qu'on puiſſe faire à l'homme, c'eſt de lui ravir ſes plaiſirs. Je ne badine point, cela eſt plus ſérieux qu'on ne penſe ; ce tort dans pluſieurs occaſions coûte la vie à ſon Auteur, tout malfaiteur qui ôte à un Citoyen le plaiſir de la réputation ou celui de

ſa vie, ou celui de l'argent, qui eſt lui-même la ſource de tous les plaiſirs, mérite de ſubir la rigueur des loix; vous en conviendrez vous-même, quelqu'étonné que vous ſoyez de trouver les raviſſeurs de plaiſirs ſi coupables & ſi punis.

Nous ne connoiſſons pas tous les Spectacles établis ſur la terre, mais j'oſe avancer, ſans craindre d'être démenti par les voyageurs, qu'il n'y a point de nations un tant ſoit peu civiliſées, qui n'aient une ſorte de ſpectacle adapté à ſon génie & à ſes mœurs.

Les habitans de la côte de Coromandel, ont un goût très-vif pour les repréſentations theâtrales, leurs piéces ſont diviſées en actes & en ſcènes; ils ont des machines aſſez bien ſervies pour exécuter les changements de décoration : on aſſure que leurs Acteurs *ont une mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'ont pas de ſouffleurs*. Les piéces informes que l'on a long-temps repréſentées dans nos Egliſes pour l'édification & le plaiſir de nos Ancêtres,

valoient-elles mieux que celles qui font aujourd'hui les délices de quelques nations encore ſauvages & qui ceſſeront peut-être de l'être quand nous le redeviendrons ? Je ne penſe pas qu'il y ait rien qui nous paroiſſe plus abſurde que ces prétendues Comédies où le Diable & les Saints jouoient leur rolle avec le Pere Eternel & la Vierge Marie ; c'eſt une preuve cependant de l'attrait attaché au Spectacle, & de la puiſſance qu'il a ſur les eſprits. En remontant beaucoup plus loin nous verrions les Druides enſeigner la Poëſie & la Muſique à leurs contemporains, compoſer & déclamer des poëmes où les exploits des grands hommes, leurs avantures & leurs malheurs étoient célébrés à la maniere du temps ; comme Auteurs & comme Acteurs, ils étoient honorés de leurs concitoyens. Plus l'on y refléchit, moins l'on apperçoit la ſource du diſcrédit, où ſont tombés la poëſie & les perſonnages, qui s'empreſſent de nous en retracer tous les charmes.

Les Turcs font exécuter des danſes & des morçeaux de dialogue dans leurs Sérails, les Perſans font de même, ils ont une certaine hymne dont parle *Chardin*, laquelle ne reſſemble pas mal à une Tragédie ; encore un coup, Monſieur, ce témoignage preſqu'univerſel dépoſe trop fortement que le Spectacle eſt un plaiſir pour qu'il n'en ſoit pas un en effet. Il me reſte à examiner à preſent, ſi ce plaiſir eſt auſſi dangereux, auſſi funeſte, que vous ſemblez le penſer ; je procéde avec ordre, ce me ſemble. Quand on a à faire à un adverſaire tel que vous, on ne ſauroit prendre trop de précautions pour ſe rendre favorable l'événement du combat.

Notre Theâtre eſt ſans contredit plus raiſonnable que ceux de nos voiſins ; cependant la vraiſemblance y eſt encore horriblement choquée : dans les piéces où les trois unités ſont le plus ſcrupuleuſement obſervées, de meſquines décorations, une ſcène trop reſſerrée, des habil-

lements à travers desquels perce toujours le goût national, des confidents ridicules & néceſſaires, des *à parte* qui ne ſont pas dans la nature, des fureurs rimées, un jeu compaſſé, une ſervile attention à plaire au parterre par des mugiſſements déplacés ou par des grimaces étudiées devant un miroir, ce ſont autant de taches qui déparent la Scène Françoiſe aux yeux du connoiſſeur. Les applaudiſſements mêmes, comme je l'ai dit ailleurs, ſont des preuves que l'illuſion n'eſt pas parfaite & qu'on ſent malgré ſoi, qu'on eſt à la Comédie. A qui voudroit faire un volume, ces choſes là en fourniroient la matiere, mais la mienne ne me laiſſe pas la liberté de m'y arrêter; j'ai établi que l'Art dramatique eſt un Art agréable, je ne dois plus m'occuper qu'a examiner s'il eſt utile.

Pour bien juger d'un tableau il faut entrer dans l'intention du peintre, conſidérer attentivement le mêlange des couleurs, la hardieſſe & l'élegance du pinceau, les proportions

du sujet, l'expression qu'il s'est appliqué à lui donner & l'effet qui en résulte. Ainsi pour s'assurer si les Spectacles sont bons ou mauvais, il faut jetter un coup d'œil sur les piéces qu'on y représente. La déclamation n'étant que l'art de les faire valoir, si les Auteurs ne sont pas repréhensibles, il s'en suivra que les Acteurs sont innocens.

Dans le nombre des mauvaises piéces, vous ne comptéz point *Athalie* & *Esther*; j'espére, Monsieur, que vous n'y comptez pas non plus la Tragédie de *Polieucte*, & que vous voudrez bien faire le même honneur à celle d'*Alzire* : où trouver plus de douceur & d'humanité, que dans *Alvarès*, plus de grandeur d'ame que dans *Gusman*? Quelle femme, que cette *Alzire*. Déchirée par ces sentiments si puissants sur les cœurs généreux, la religion, le devoir & l'amour, elle n'ose avouer *ces foiblesses des sens que sa raison surmonte*; qui ne seroit sensible au sort de cette infortunée. Elle arrache toujours aux

ſpectateurs des pleurs qui les honorent ; tout contribue, dans cette excellente piéce au triomphe de la vertu ; tout y inſpire l'amour de l'humanité & le reſpect pour cette religion ſublime, qui enſeigne à pardonner. Le theâtre de M. de *Voltaire* eſt une école de bienfaiſance, où ce Poëte philoſophe a placé la vérité à côté du plaiſir.

Nous n'aurions jamais fait ſi nous voulions viſiter tout le repertoire des Comédiens François ; bornons-nous donc à l'examen de la Tragédie & de la Comédie en elles-mêmes, & voyons par quels reſſorts elles agiſſent ſur nous.

Ces reſſorts, ce ſont nos propres paſſions. *Ariſtote*, ſelon la traduction de M. *Moor*, s'exprime ainſi. „ La Tragédie a pour but d'éloigner „ de la vie humaine certaines calamités, en excitant les paſſions de „ la terreur & de la pitié „. L'éloquent *Boſſuet* dans ſa Lettre contre le Pere *Carafe*, prétend qu'on ne guérit point les paſſions en les exci-

tant. Tel étoit à peu près le ſens qu'on donnoit alors à ce paſſage d'*Ariſtote*, dont vous venez de lire la véritable interprétation; l'amour, la jalouſie, la colere, l'ambition, la vengeance, toutes les paſſions humaines ſe montrent ſur notre theâtre; mais le Poëte ne cherche à laiſſer dans l'ame de ſes auditeurs qu'un effroi ſalutaire ou une pitié compatiſſante. Le but de l'hiſtorien eſt abſolument le même, & je m'étonne qu'on ne s'en ſoit pas encore apperçu; tous deux ont le privilége de repréſenter les hommes tels qu'ils ſont & leur génie heureuſement échauffé, doit tracer avec une mâle vigueur le caractere & les actions de leurs Heros. On ne dira pas cependant que l'écrivain de la vie d'*Alexandre* ait voulu faire des ambitieux; & pourquoi prêteroit-on ce deſſein à l'Auteur de *Rodogune?* M. *Boſſuet* avoit raiſon, mais nos Poëtes n'excitent pas les paſſions; ils ſe contentent de les peindre de la maniere qui leur convient & cela non ſeulement dans les drames, mais dans

tous leurs ouvrages ; depuis le poëme épique jusqu'à l'épigrame. Vous savez que quelques anciens, dont on vante la sagesse & la prudence, pour faire voir à leur enfans les inconvénients de l'ivresse, faisoient ennivrer des Esclaves en leur présence ; il est donc utile pour apprendre à conserver sa raison, de voir quelquefois des gens qui en ont perdu l'usage.

L'amour, cet ennemi rédoutable à qui vous avez déclaré la guerre, s'est si bien mis en possession de notre Theâtre, qu'il s'est fourré jusques dans la Tragédie des Machabées, où j'avouerai de bonne foi que sa présence m'a parue fort extraordinaire. Il est innocent ou coupable, dans le premier cas il n'est pas à craindre ; car il n'y a rien de plus naturel, & de plus beau dans ce siécle-ci, qu'un amour qui ne conçoit que de chastes desirs & qui vise tout droit à l'himenée. Dans le second cas, voyez un peu ce qu'il arrive ; remarquez les châtiments que s'attire un coupable amour. *Varrus* déteste l'a-

mour qu'il a pris pour *Marianne* & vient à bout de le chaſſer de ſon cœur. *Phedre* ſuccombe après avoir long-temps combattu : mais, loin de s'applaudir de ſa défaite ; elle ſe délivre par le poiſon d'une vie & d'une paſſion également inſuportables. *Oedipe* ſe prive pour jamais de la clarté du jour, dès qu'il trouve une mere dans une épouſe tendrement aimée : en vérité, Monſieur, ces ſortes d'exemples ne favoriſent point du tout les penchans criminels.

Suppoſons un homme qui, vaincu par les eſpérances que lui a données ſa maîtreſſe, ait été aſſez miſérable pour lui promettre de la défaire d'un amant infidele, contre qui elle étoit irritée. Conduiſons-le à la Comédie & donnons lui *Andromaque*. Il écoute attentivement : il voit dans *Pyrrhus* le rival qui lui fut ſi redoutable, il eſt enflammé, comme *Oreſte*, du plus ardent courroux. *Hermione* eſt cette maîtreſſe adorée dont il attend ſon bonheur ; il frémit avec l'envoyé des Grecs de la propoſition

d'*Hermione*, il partage le trouble & l'horreur qu'il éprouve ; mais il repéte intérieurement les ſerments qu'il fait de ſervir l'aveugle fureur de ſon implacable maîtreſſe. *Oreſte* ſort & revient bientôt annoncer que *Pyrrus* a vécu & qu'*Hermione* eſt vengée ; alors loin de recevoir le prix de ſon forfait, il eſſuye les plus durs reproches de la part de ſa maîtreſſe, il lui devient odieux : or la crainte d'un pareil traitement indépendamment de toute autre conſidération, n'eſt-elle pas capable d'ouvrir les yeux au ſpectateur que nous avons ſuppoſé, & de l'arrêter ſur le bord de l'abîme, dans lequel ſa paſſion l'alloit précipiter.

Le Theâtre a cet avantage ſur l'hiſtoire que les vices qui y paroiſſent à la ſatisfaction & pour l'exemple du public ſont ordinairement punis, au lieu que dans l'hiſtoire, où il n'eſt pas permis d'altérer la vérité en la moindre choſe ; ces mêmes vices ſont le plus ſouvent heureux & triomphans ; le moraliſte même eſt

quelquefois obligé de relever l'éclat de la vertu par un contraſte frappant, de peindre le foible ou le méchant, pour prouver combien ils différent du parfaitement honnête homme.

Il ſe ſert des paſſions comme le médecin uſe des poiſons ; il eſt vrai que le poëte n'a pas tout-à-fait autant de ménagement & de circonſpection ; s'il a l'audace de prétendre auſſi à l'honneur de guerir, il entre dans ſes remedes une telle quantité d'ingrédiens funeſtes, qu'à quiconque ne connoit point l'art tout particulier qu'il a de les préparer, ces remedes paroiſſent pernicieux. Il ne s'agit pas de toujours combattre les cinq ennemis prétendus que nous a donnés l'auteur de la nature ; il faut modifier nos paſſions & non pas les détruire. Mettons les aux priſes, elles peuvent ſeules ſe vaincre : ne ſoyons pas allarmés de les voir en action ſur la Scène. Je n'ai pas vu de Tragédie dont l'enſemble laiſſe une mauvaiſe impreſſion dans l'eſprit. *Cinna* me fait admirer la clémence d'*Au-*

guste ; les *Horaces* m'enflamment d'un généreux amour pour la patrie. *Iphigenie* m'offre le touchant ſpectacle de l'amour filial & de l'amour maternel. Le jaloux *Oroſmane* me fait déteſter le ſentiment affreux qui le rend l'aſſaſſin de ſa maîtreſſe. *Atrée*, le noir *Atrée*, m'inſpire une horreur qui ſe change en compaſſion pour les malheurs de *Thieſte* ; j'oſe le dire, & tous les gens qui ſe connoiſſent, tous les *Penſeurs* le diront avec moi ; la Tragédie n'influe point ſur notre conduite, les perſonnages qu'elle nous repréſente ſont trop loin de nous : cette impreſſion dont je viens de parler n'eſt que momentanée: j'avouerai que la Tragédie n'a rendu perſonne meilleure ; mais je défie qu'on me cite quelqu'un qu'elle ait rendu plus méchant.

Allons, monſieur, prenez courage, nous voici parvenus à la Comédie : vous avez plus beau jeu. Une chaleur dans le dialogue entre les amoureux, bien plus intereſſans que ceux de la Tragedie, parce qu'ils

nous touchent de plus près(1);de mauvais conseils, des équivoques, des baisers, des maris trompés par leurs femmes, des peres par leurs fils, des oncles par leurs neveux, des maîtres par leurs valets, des notaires subornés, la vieillesse livrée à la risée du public, des enlévements & ce qui s'ensuit : telle est la morale qu'on trouve dans plusieurs de nos Comédies. On rit des fourberies de *Crispin* pour rendre son maître *legataire universel*, & l'on ne songe pas qu'une pareille piéce jouée sérieusement dans l'intérieur d'une maison, conduiroit infailliblement les Acteurs à la gréve.

Que conclure de tout cela ? Que notre Scéne comique a besoin d'être reformée. Ne détruisons pas l'édifice, parce qu'un mur est en danger d'é-

(1) Dans le *Curieux de Compiegne* un Valet propose à son Maître de voler sur le grand chemin. Il n'est pas hors de propos de remarquer ici qu'en 1707 on parloit de fesses sur le Théatre. *Voyez les Oeuvres de Dancourt*, tom. 9, p. 209.

crafer les paffans, raccommodons le ; rien n'eft plus aifé. Si la Comédie a caufé quelque defordre parmi la jeuneffe, on ne peut nier qu'elle n'ait fait un grand bien ; c'eft elle qui contribue à la former au fortir du collége, qui lui communique un air d'aifance & de politeffe, qui lui forme le goût & lui ouvre l'efprit : c'eft-elle encore qui corrige les petits maîtres, les précieufes, les mifantropes & qui a démafqué les faux dévots : elle fait avantageufement la guerre aux ridicules & rend les plus grands fervices à la fociété. Dans le *Légataire*, dans les *Menecmes*, dans *George Dandin*, la morale eft oppofée aux bonnes mœurs ; mais faut-il nous priver pour cela du *Tartufe*, de l'*Enfant prodigue*, du pere de famille, où nous trouvons à la fois des exemples & des leçons „ ? Le
„ Poëte repréfente la vertu & le vice
„ fous des couleurs qui juftifient
„ notre goût ou notre averfion ; &
„ ne fut-ce que pour l'intérêt de
„ plaire, il doit être prefqu'auffi fidele

„ à la bonne morale, que s'il n'avoit „ deſſein que d'inſtruire„ : *diſcours ſur Homere.* Plaiſe à Dieu que les Poëtes n'oublient jamais ce précepte important : on ne ſauroit trop leur recommander d'en faire uſage. Si *Melpomene* & *Thalie* étoient coupables, ſavez-vous, Monſieur, que la lecture d'un Drame en ſeroit plus dangereuſe que la repréſentation; vous avez du ſentiment, *Moliere* & *Quinaut* ſont ſous vos yeux, vous avallez à longs traits le poiſon qu'ils diſtillent en faiſant vous-même le rolle du Comédien; vous leur livrez votre vertu ſans défenſe dans la ſolitude de votre cabinet. Ah! Monſieur, que vous êtes heureux de l'avoir conſervée ſaine & ſauve; mais que vous êtes timide pour une homme qui a échappé aux embuches de *Moliere*, & au torrent des voluptés qui découlent de la plume de *Quinaut!*

Les honneurs que rendoit le public au grand *Corneille*, ceux que par ordre du Roi on rend à la mémoire de M. de *Crébillon*, l'empreſſement

avec

avec lequel les gens en place recherchent les Gens de Lettres, la considération dont la plupart jouissent, à titre d'Auteurs Dramatiques, n'en est-ce pas assez pour nous persuader qu'on ne sait pas mauvais gré aux successeurs de *Corneille*, de *Moliere*, de *Quinaut*, de soutenir la réputation de notre Théâtre, qu'on estime leur Art, & qu'il est vraiment utile, puisqu'il amuse l'esprit & nourrit le cœur, sans corrompre ni l'un ni l'autre. Cessons donc de mépriser les Comédiens, qui prêtent leur organe aux Auteurs. Nous savons combien les Anglais honorent les *Roscius*. Pourquoi laisser dans l'opprobre une profession qu'il ne tient qu'à nous d'en faire sortir? Permettez-moi de vous renvoyer à la Lettre de M. d'*Alembert*, si vous voulez en approfondir les moyens. L'air agaçant & coquet des Actrices, les regards vifs & passionnés qu'elles détachent de temps en temps sur le Parterre pour mériter sa protection, l'immodestie de leurs parures, tout cela, je l'avouerai, est

affez propre à produire de fâcheux effets fur l'imagination des jeunes gens ; mais elle trouvera les mêmes occafions de s'enflammer au milieu d'un cercle bien compofé : car, pour peu qu'il foit nombreux, il s'y rencontrera de ces *Merveilleufes*, dont le caractere de la phifionomie exprime l'envie de plaire, & de ces femmes qui, même fans prétentions, fe déshabillent fingulièrement les jours où elles s'habillent le mieux.

La Comédie eft une *bagatelle privilégiée*, dont il eft permis de s'occuper férieufement ; mais

Verum animo fatis hæc veftigia parva fagaci,
Sunt, per quæ poffis cognofcere cœtera tute.

Je ne répondrai pas à je ne fais combien d'objections frivoles qu'on a faites aux Partifans du Théâtre. En voici une des plus raifonnables :

„ Les Spectacles, quand ils réuf-„ fiffent, font une efpece de taxe, „ qui, bien que volontaire, n'en eft „ pas moins onéreufe au peuple „. (*J. J. Rouffeau.*)

Il a avoué lui-même que cette *taxe volontaire* devoit avoir lieu dans les grandes villes. Il eſt vrai qu'il prétend qu'il en réſulte de grands inconvénients ; mais la *taxe volontaire* qu'impoſent à Geneve les Traiteurs & les Charlatans, n'eſt-elle pas auſſi *onéreuſe au Peuple ?*

Si vous ne m'aviez attaqué, Monſieur, qu'avec les armes de la Religion, je me ſerois avoué vaincu. Quoique la Comédie Françaiſe aujourd'hui ſoit bien éloignée de la licence qui y régnoit * dans le temps que l'Egliſe fulmina ſes cenſures contre les Troubadours & les Jongleurs, contre ces Spectacles groſſiers où nos redoutables myſteres n'étoient pas aſſez reſpectés, il eſt cependant vrai que la profeſſion de Comédien répugne, en quelque ſorte, à l'eſprit de l'Evangile. Au milieu des ténébres du Paganiſme, *Ciceron* diſoit du

* On repréſentoit à Vienne, il n'y a pas dix ans, un *Amphitrion* où les deux *Soſie* mettoient exactement culottes bas.

meilleur Comédien de ſon temps:
„ Il eſt ſi habile dans ſon Art, que
„ c'eſt le ſeul homme digne de paroître
„ ſur la ſcène ; mais il eſt auſſi telle-
„ ment homme de bien, qu'il paroît
„ ſeul digne qu'on l'empêche d'y
„ monter. „ C'eſt un métier où des
hommes & des femmes repréſentent
des paſſions de haine, de colere, de
vengeance, d'ambition, & princi-
palement d'amour. Pour les exciter
le plus vivement qu'il leur eſt poſſi-
ble, il faut qu'ils les excitent en eux-
mêmes. (*Nicole*, Eſſais de Morale,
tom. 3. p. 219.) Cela eſt encore vrai ;
mais tout Orateur eſt dans le même
cas. Je ne vous dirai pas, avec le P.
Caraffo, qu'on peut ſanctifier le Di-
manche à la Comédie, que c'eſt une
excellente école pour nous.

Non, pour changer leurs mœurs & régler leur raiſon
Les Chrétiens ont l'Egliſe, & non pas le Théâtre.

Que ſaint Charles *Borromée* ait exa-
miné lui-même les Pièces que l'on
jouoit à Milan ; que *Leon* X ait fait

repréſenter des Tragédies dans ſon Palais; que les Evêques aient eu un banc à la Comédie; que la Reine *Anne* d'Autriche y ait été ſans ſcrupule, avec la permiſſion de la Sorbonne, ainſi que l'aſſure Madame *de Motteville*; que *Brutus* ne ſoit pas excommunié en Italie, comme il l'eſt malheureuſement en France, où *Arlequin* ne l'eſt pas; que *Louis* XIII enfin ait rendu une Déclaration en faveur des Comédiens, tout cela ne prouve rien, dès que vous examinez nos Spectacles en Théologien. Si vous vous étiez borné à ne les enviſager qu'en philoſophe, j'aurois eu bien des choſes à vous écrire. Permettez-moi cependant de finir par une citation où vous trouverez peut-être un peu plus de philoſophie qu'il ne faudroit. ,, Je ſais bien que ſaint ,, *Auguſtin* s'accuſe de s'être laiſſé ,, attendrir à la Comédie, & d'avoir ,, pleuré en liſant *Virgile*; mais, ,, qu'eſt-ce que vous concluez de là? ,, Direz-vous qu'il ne faut plus lire

„ *Virgile*, & ne plus aller à la Co-
„ médie ? Mais ſaint *Auguſtin* s'ac-
„ cuſe auſſi d'avoir pris trop de plaiſir
„ aux chants de l'Egliſe. Eſt-ce à dire
„ qu'il ne faut plus aller à l'Egliſe ? „
(*Racine.*)

Je ſuis, &c.



LETTRE,

A M. DE LA DIXMERIE,

Sur ses Contes Moraux & Philosophiques.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous communiquer les réflexions que j'ai faites en lisant le Recueil de vos Contes, & de vous féliciter du succès qu'ils ont obtenu. Il est d'autant plus agréable pour vous, que M. *Marmontel*, lorsque vous êtes entré dans cette carriere, y avoit déjà moissonné des lauriers, qu'il sembloit ne devoir partager avec personne. Il est en même temps bien flatteur pour moi, d'avoir prévenu le jugement du Public à votre égard : de tous ceux qu'en qualité de Journaliste j'ai eu la témérité de prononcer, celui que j'ai porté sur l'Auteur du *Livre d'Airain* est le plus équitable & le mieux confirmé. J'ai fait aussi des Contes ; mais quels contes, en comparaison des

vôtres ! Malgré l'indulgence que j'ai éprouvée au tribunal redoutable auquel nous ressortissons tous, j'ai trop de modestie pour me mettre au nombre de vos rivaux : ce n'est qu'en amateur du genre dans lequel vous vous exercez, que je vais m'entretenir avec vous des moyens de le porter au degré de perfection dont il est susceptible.

Dans ce siécle philosophe, on ne doit lire que pour penser. Si nos yeux sont dessillés, si la lumiere qui les frappe commence à réfléchir ses rayons jusques sur le peuple, nous en sommes redevables à des Ecrivains célébres, qui ont osé mettre des choses où l'on ne s'attendoit qu'à trouver des mots, & ont ainsi réconcilié les brochures avec le bon sens. Je connois des Ouvrages très-légers, très-frivoles en apparence, qui le sont cependant beaucoup moins que de graves dissertations. La plupart de nos anciens Romans sont composés d'une intrigue embrouillée sans art, de je ne sais combien de propos froidement amoureux, de descriptions

éternelles, de comparaiſons aux dépens du ſoleil, de la roſe, des lys, du corail : on eſt ſûr, entr'autres choſes, d'y rencontrer une héroïne avec des yeux dont l'éclat fait pâlir l'aſtre du jour, avec un teint où ſe confondent les lys & les roſes, avec des lévres qui le diſputent au corail, &, ſi vous voulez, avec une gorge d'albâtre & des cheveux couleur d'ébeine. Nous ſommes devenus plus difficiles. Dans le plus petit Roman, dans un Conte, nous nous attendons à trouver des caractères deſſinés & ſoutenus, une contexture bien imaginée, un enſemble réfléchi, un dialogue vif & ſerré, un ſtyle ſaillant, des penſées neuves, produites par des ſituations intéreſſantes. Un Conte eſt une eſpèce de drame qui a une expoſition, une coupe, un dénouement : c'eſt auſſi un tableau où l'on exige de l'intelligence & de l'élégance dans le deſſein, de la vérité & de la chaleur dans les tons, de la fraîcheur & de l'expreſſion dans le coloris. Je ne diſcuterai pas ici la préférence

qu'on doit accorder aux Auteurs Dramatiques ſur les *Conteurs Romanciers*, ni les dangers que courent ces premiers, en choiſiſſant leurs ſujets dans des Contes connus, cette queſtion a été examinée dans le Mercure. Il y a, ſans doute, plus de difficulté à faire parler, à faire agir cinq ou ſix perſonnages ſous les yeux du Public, qu'à en tracer l'hiſtoire; mais le Conte a un avantage réel ſur la Comédie; la nature s'y montre à découvert; il n'eſt pas aſſujetti à ces régles ſéveres, qu'on n'obſerve ni ne viole jamais ſans bleſſer la vraiſemblance. Le champ qu'il parcourt eſt infiniment plus vaſte, ſes reſſources pour plaire & pour inſtruire ſont plus multipliées & plus ſûres. Le génie, débarraſſé des entraves du Théâtre, n'eſt pas obligé de *charger* impitoyablement pour obtenir les ſuffrages de la multitude. Il ſe promene, il court, il s'arrête à ſon gré : tantôt gai & badin, tantôt pathétique & touchant, tantôt ſombre & terrible; toujours créateur, toujours intéreſſant, il

entretient les ressorts de notre ame dans une activité nécessaire.

Je me repens presque, Monsieur, de ce que je viens d'avancer. Non, quelque bien servi que vous soyez par votre imagination, je n'oserois vous conseiller de n'avoir recours qu'a elle pour le choix de vos sujets. Si le Romancier vouloit créer sans cesse, combien d'*aventures*, d'*anecdotes* laisseroit-il échapper ! Ne doit-il pas recueillir soigneusement les faits que lui fournit la société ? N'est-il pas plus près du but, en lui présentant les images de ses égarements ? Les originaux de *Moliere* ne sont exactement que des copies. Quel excellent maître que *Moliere !*

Ne perdons pas de vue, sur-tout, que la perfection de la morale est le point fixe où doivent aboutir nos efforts. Déclarons une guerre ouverte aux ridicules, aux travers, aux vices à la mode, & ramenons les hommes à la simplicité, à la raison, à la vertu, par un chemin solide & riant : que la morale dans nos écrits marche à côté

du plaiſir. Evitons ces perſonnalités odieuſes, qui ne corrigent perſonne. Si nous nous aſſeyons quelquefois ſur le tribunal de la ſatyre, que l'urbanité & les égards y montent avec nous. Si dans des boſquets ſolitaires & touffus, aſyles ſacrés du ſilence & du myſtere, nous introduiſons la volupté, que la décence y ſuive ſes pas, & que le libertinage ne trouble jamais, par ſon ſouffle empeſté, l'air pur & délicieux qu'on y reſpire. En agiſſant ainſi, je ne doute pas qu'il n'y ait encore des gens qui nous taxent de frivolité, qui ne nous appellent ironiquement des *Faiſeurs de Contes*; mais laiſſons-les s'endormir ſur des manuſcrits poudreux, en attendant qu'ils endorment le Public, & qu'ils ruinent leurs Libraires. Sans renoncer aux ſuccès que vous pouvez prétendre dans d'autres genres de littérature, travaillez, Monſieur, à affermir votre réputation par des Contes ingénieux. Laiſſez s'agiter autour de vous ces pygmées jaloux, ces inſectes bourdonnants, qui tâchent d'arrêter au

milieu de ſa courſe quiconque leur fait ombrage. Ils ſe diſſiperont d'eux-mêmes, ſans vous cauſer le moindre mal. J'ai éprouvé plus d'une fois que les frélons de ce ſiécle n'ont pas d'éguillons.

Je ſuis, &c.



DE L'UTILITÉ DES VOYAGES.

Qui trans mare currunt, cœlum, non animum mutant.

IL eſt des terres ingrates qui rejettent toutes ſortes de ſemences : en vain le cultivateur infatigable les abreuve d'engrais & de ſueur, rien ne peut échauffer leurs entrailles glacées. Il en eſt d'autres qu'un travail opiniâtre rend quelquefois fécondes, mais qui, le plus ſouvent, ne répondent point aux eſpérances qu'on en avoit conçues. Le plus ſûr & le plus avantageux, ſans doute, eſt de s'attacher à celles qui renferment dans leur ſein le germe heureux de la fertilité, & ne coûtent que de légeres peines pour en retirer un immenſe profit. Il en eſt, à peu près, de même de l'eſprit. Nous ne devons aux maîtres

qui ont dirigé notre enfance, que le développement des qualités qui étoient en nous ; ils ne peuvent rien ſur un fonds naturellement ſtérile. Le plus habile Jardinier greffe inutilement un arbre deſtiné à ne jamais porter de fruits.

Si l'eſprit n'a ni conception ni juſteſſe, la meilleure éducation le laiſſera plongé dans la ſtupidité ; les voyages même ne feront ſur lui aucun effet ſalutaire. Il eſt aiſé de le prouver ; mais avant de diſcuter les qualités néceſſaires à tout voyageur, qui cherche ſon intérêt propre & celui de ſa patrie, qu'il nous ſoit permis de ſoulever le rideau qui nous dérobe les merveilles de l'univers, & d'appeller à notre aide quelques-uns des voyageurs célebres qui nous ont enrichis de leurs découvertes, & dont les exemples feront plus d'impreſſion que nos leçons.

I.

La variété que la nature a répandue dans ſes ouvrages s'étend du bout du

monde à l'autre. Ici c'eſt un riche vallon, où bondiſſent de nombreux troupeaux; là c'eſt une prairie riante, couverte de fleurs qui répandent un parfum délicieux dans les airs; plus loin, c'eſt une plaine d'une vaſte étendue, chargée d'épis jauniſſants. Le voyageur admire tour à tour une antique forêt où régnent l'ombre & le ſilence, de paiſibles côteaux, où la vigne ſe plaît à pouſſer des ſeps vigoureux, une fontaine d'une eau limpide & tranſparente, bordée d'un vert gazon, des montagnes dont le ſommet ſemble fendre les nues, & qu'environnent des précipices effrayants, des torrents impétueux, qui s'ouvrent un paſſage à travers des rochers eſcarpés, & tombent en caſcade avec un bruit horrible, des fleuves majeſtueux qui portent à la mer le tribut de leurs ondes; enfin la mer même, où ſe perd l'immenſité de ſes regards.

Les travaux des hommes méritent auſſi ſon attention. Ses regards s'arrêtent avec complaiſance ſur ces canaux, que leur induſtrie a creuſés;

ſur

ſur ces ſuperbes villes qu'ils ont bâties.
Loin de nous la froide ſimétrie, l'ennuyeuſe uniformité : l'art n'eſt beau qu'autant qu'il imite le pompeux déſordre de la nature. Le voyageur apperçoit ſans ceſſe des objets nouveaux ; les plantes, les arbres, les animaux offrent par-tout des différences remarquables. Parmi les hommes même, la Religion, les mœurs, les uſages, la couleur, les traits, la conformation ; tout eſt ſujet aux loix du changement & de la variété. On en voit de noirs, de baſanés, de jaunes & de rouges. Il en eſt qui ſont dans une ignorance ſi profonde du droit des gens, qu'ils mangent impitoyablement leurs ennemis. D'autres, guidés par une tendreſſe inhumaine, donnent la mort à leurs peres, pour leur épargner les incommodités d'une vieilleſſe languiſſante. Ils ſe nourriſſent de leurs cadavres ſanglants, & leurs eſtomacs deviennent leurs tombeaux. Dans un autre hémiſphere, on retrouve cette coutume étrange de quelques peuples de l'Europe & de l'Aſie : des

Nations entieres, se faisant un point d'honneur d'une action qui nous couvriroit de honte, engagent les étrangers à profaner la sainteté de l'hymenée, à souiller le lit nuptial dans le lieu même où ils ont reçu l'hospitalité; pour elles, le plus cruel outrage est la meilleure preuve de leur reconnoissance. Il est encore des hordes de Sauvages, des familles errantes, qui respirent le poison de l'idolâtrie.

Mais la Divinité est-elle mieux servie par un Derviche, par un Brachmane, par un Talapoïn, Ministres insensés d'un culte ridicule? Quel spectacle nous présente ce vaste univers, pour repaître notre avide curiosité! *Alexandre* se plaignoit de ne pouvoir pas franchir ses limites; il auroit voulu découvrir au-delà des pays ignorés, pour les ranger sous son empire. Le voyageur trouve aussi notre globe trop resserré; il souffre impatiemment les obstacles que rencontrent ses brûlants desirs. Les apprêts du trépas devancent le conquérant, l'humanité gémissante verse des larmes

ſur ſes traces ; mais le voyageur, l'olivier à la main, parcourt la terre en ami. Il cherche les hommes pour les connoître, & le conquérant, pour les exterminer.

Les faſtes des voyageurs ſont pleins de noms célébres ; la plupart des grands hommes, tant anciens que modernes, ont long-temps voyagé. Les Hercule, les Théſée, les Argonautes, ſi célébres dans les ſiécles fabuleux, paſſerent la plus grande partie de leur vie hors de leur patrie. Tout le monde ne ſait pas que M. *de Monteſquieu* avoit parcouru l'Europe, & interrogé les peuples qui l'habitent, avant de mettre au jour ſon *Eſprit des Loix*. Dans ces contrées ſur leſquelles l'ignorance a étendu ſon voile ténébreux, autrefois l'aſyle du goût, le berceau des arts & des vertus, en Grece, les Sages dont la gloire, réſiſtant à la rouille des temps, eſt parvenue juſqu'à nous ſans rien perdre de ſon éclat ; ces précepteurs du genre humain, qui nous ont ouvert les premiers les mines inépui-

ſables de connoiſſances que nous fouillons ſans ceſſe, c'eſt en voyageant qu'ils les ont découvertes. Aſſez d'autres, guidés par une inſatiable cupidité, cherchoient par-tout les indices, ſouvent trompeurs, des tréſors que la terre renfermoit dans ſon ſein : ces tréſors n'exciterent jamais leur envie. La ſcience de la légiſlation, ſi néceſſaire pour rendre durable & permanente la conſtitution des ſociétés politiques, pour attacher les citoyens à l'état & l'état aux citoyens, pour ôter aux particuliers le pouvoir de nuire, pour entretenir la machine du gouvernement, ſans ſouffrir aucune altération dans ſes parties, pour inſpirer aux alliés le reſpect & l'amour, imprimer la crainte aux ennemis, & mériter l'eſtime des peuples indifférents ; la morale, qui dérobe l'homme à la tyrannie des paſſions, le façonne au joug ſalutaire de la Religion & des loix, qui lui fait connoître l'excellence & la baſſeſſe de ſon être, qui adoucit un naturel féroce, échauffe une ame froide, fortifie un caractere

faible, éclaire l'esprit, nourrit le cœur & perfectionne la raison : telles furent les importantes occupations de ces illustres voyageurs. Ils ne croyoient pas qu'il y eût d'autres biens que le savoir & la sagesse. La vertu, dans les siécles où ils florissoient pour le bonheur du monde, étoit le plus ferme fondement des empires; mais c'est l'or aujourd'hui qui fait leur destin.

Cependant la voix de ces grands hommes n'est pas étouffée dans la nuit des tombeaux; plusieurs modernes l'ont entendue, & c'est en marchant sur leurs pas, qu'ils ont entierement débrouillé le cahos dans lequel les sciences languissoient depuis si long-temps. Les *Thalès*, les *Pythagore*, les *Platon* ont eu des successeurs dans le dixieme siécle. Un simple Moine, depuis Pape sous le nom de *Silvestre* II, recueillit chez les Arabes des connoissances précieuses. *Lucas* de Burgos, célebre par ses voyages & par son érudition, contribua à fixer la géométrie en Italie; mais la gloire de ces voyageurs, toute belle

qu'elle eſt, ſemble effacée par la généreuſe audace d'un citoyen, qui rendit ſon Souverain le plus puiſſant Monarque de la Chrétienté. *Chriſtophe Colomb*, après avoir eſſuyé les refus & les contradictions d'une Cour ignorante, ſe voit enfin à la tête de quelques ſoldats, & s'embarque avec confiance. Bientôt ceux qui l'avoient ſuivis, frappés de la grandeur & des avantages de ſon entrepriſe, n'en apperçoivent plus que l'incertitude ou l'impoſſibilité. Enviſageant le terme de leur voyage, épouvantés de ſe trouver ſur des mers que le pilote incertain ne connoît pas, volontaires, ſoldats & matelots regrettent également leur patrie, & ſe rappellent en pleurant le jour où leurs familles tremblantes leur dirent un éternel adieu. Des regrets ils en viennent aux murmures. Leur chef intrépide eſt à peine parvenu à calmer leurs fougueux tranſports, qu'un nouveau monde s'offre à leurs yeux. Quelle découverte ! Les arts & les ſciences s'en applaudiſſent à l'envie. L'aſtro-

nomie, exacte & curieuse, s'empresse de voler en Amérique, pour établir de plus en plus l'évidence & la justesse de ses observations; le commerce s'y fait suivre par ses partisans; la Religion, tendre & compatissante, s'y promet des triomphes éclatants; la physique, laborieuse & sûre, s'apprête à y admirer toutes sortes de prodiges; la médecine ne tarde pas à y découvrir des remedes aux maladies qui nous accablent. Cette redoutable ennemie de l'espece humaine, laquelle ronge les ressorts de nos foibles corps, & dévore notre substance, la fievre céde à la vertu du *quinquina*. Déjà l'ame du philosophe est ouverte à la joie: il goûte d'avance le plaisir pur & flatteur de voir des hommes au sortir des mains de la nature. Il se hâte de passer dans cet hémisphere, où l'attendent les objets les plus nouveaux & les plus piquants; mais les crimes du nôtre l'y avoient devancé. Barbares Européens! je ne vois plus que des guerriers sanglants, où je cherchois des voyageurs paisibles. Eh!

quel droit aviez-vous ſur des peuples libres ? Le droit affreux du plus fort, ſi cher aux méchants. Votre lâche avarice fut la cauſe de vos excès. Semblables à ces vents impétueux qui déracinent les arbres, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leur fureur, deſſechent, par leur ſouffle brûlant, les fruits & les plantes, portés ſur les ailes de la mort, vous avez changé en une horrible ſolitude les climats les plus fertiles & les plus peuplés.

Le goût des voyages dégénere en paſſion, & toute paſſion a ſes dangers. Un grand voyageur éblouit le peuple, un bon voyageur ſatisfait le ſage. Que le vulgaire accorde ſon admiration ſtérile au premier, il n'obtiendra point le ſuffrage du philoſophe, s'il n'eſt digne de porter le titre du ſecond. Pour rendre les voyages utiles aux autres & à ſoi-même, il ne s'agit pas de faire le tour du globe : quand on fixe la vue ſur trop d'objets, on n'en diſtingue aucun. Un voyage bien fait, chez une nation voiſine, procure quelquefois

plus d'avantages à la patrie, qu'une course poussée jusqu'aux extrémités du monde. Plusieurs voyageurs ressemblent aux peuples qui ne vivent que de brigandages ; ils font des incursions, mais point de conquêtes.

Cependant on attend du voyageur une exacte description des pays qu'il a vus, & une relation fidelle des choses remarquables dont il a été le témoin. Et comment s'acquittera-t-il de ce devoir important, si son humeur inquiéte ne lui a pas permis d'examiner les objets assez long-temps pour pouvoir les décrire ? Les plus belles relations ne sont, à la vérité, que des tableaux privés d'action & de vie, malgré toute la chaleur qu'on a tâché d'y répandre. L'art qui saura bien nous représenter une plante inconnue dans nos climats, & nous mettre à même de ne pas la confondre avec celles qui lui ressemblent, ne fera que d'impuissants efforts pour nous découvrir les nuances imperceptibles que l'œil de l'observateur le plus éclairé a tant de peine à saisir, &

ſur-tout ces accroiſſements lents ou rapides qui varient ſuivant le ſol & la culture. L'idée que nous nous formons, d'après une deſcription, ne laiſſe dans notre imagination que de faibles traces que le temps peut effacer; mais la plupart des hommes, attachés à leur patrie par des liens ſacrés, ſont réduits à ne connoître le reſte du monde que par les tableaux que les voyageurs en ont faits. Il eſt aiſé, & honteux tout enſemble, d'en impoſer à leur crédulité. Quels reproches n'ont donc pas à ſe faire ces voyageurs ignorants ou menteurs, dont les Mémoires ſont remplis de faits tronqués, de deſcriptions fauſſes & de réflexions trompeuſes! Ou le merveilleux prend la place de la vérité, ou une aventure arrivée par haſard eſt priſe pour une coutume générale, ou un trait de barbarie dans un Prince ſemble ordonné par la loi, ou une extravagance d'un particulier conſtitue le génie d'une nation entiere. Peut-on prendre trop de précautions pour éviter de pareils abus? S'il eſt des

moyens sûrs pour y remédier, hâtons-nous de les développer. Que les inconvénients qui résultent de la façon de voyager ne soient exposés ici, que pour disparoître à jamais; que l'utilité des voyages, personnelle & générale à la fois, soit l'unique but des voyageurs. Heureux si ces instruments de notre gloire, dirigés par nos faibles mains, parviennent à mériter de plus en plus l'estime & la reconnoissance de leurs concitoyens!

II.

L'utilité des voyages est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'en fournir de nouvelles preuves. Qui doute que la sphere de nos idées ne s'agrandisse, que notre esprit n'acquerre plus d'activité, que nos jugements ne deviennent plus solides, nos principes plus lumineux, & nos usages plus raisonnables, par les objets de comparaison que les voyages nous fournissent? Ils entrent même dans le plan de ce qu'on appelle une bonne éducation. A peine sortis de la

pouſſiere de l'école, ſous les yeux d'un mentor dont on a déjà appris à dédaigner les leçons, l'uſage veut qu'on quitte ſon pays, qu'on ne connoît pas, pour parcourir les pays étrangers, comme ſi l'on pouvoit alors eſperer de les connoître. C'eſt dans l'enfance de l'homme que l'on prétend en faire un obſervateur! L'exécution eſt auſſi défectueuſe, que le projet mal concerté. La jeuneſſe, avide de plaiſirs & de nouveautés, portée au mal par un penchant fatal, incapable d'approfondir, imprime ſur tout ce qui s'offre à ſa vue la teinte d'une imagination ardente, & ſon eſprit eſt preſque toujours la dupe de ſes ſens. Expoſée ſur la ſcène, avant d'avoir appris le perſonnage qu'elle y doit faire, on ne peut en attendre rien de ſatisfaiſant. Pour mieux nous en convaincre, ſuivons un moment nos jeunes voyageurs. Les voici arrivés dans une ville renommée : que font-ils? Ils viſitent les égliſes, les palais, les bibliothéques, les arſenaux, les fortifications, les places publiques &

ſes promenades ; un jour ou deux ſuffiſent pour contenter leur curioſité. Ils ſe rendent aux ſpectacles, & s'informent du nom des Actrices, de leurs aventures, & des moyens de réuſſir auprès d'elles. Trouvent-ils dans la même ville quelques-uns de leurs compatriotes, l'amitié s'établit entr'eux d'autant plus aiſément, qu'elle eſt fondée ſur un beſoin réciproque. Ils ſe fortifient mutuellement dans leurs préjugés ; ils blâment amérement tout ce qui leur paroît contraire à ce qu'ils ont vu pratiquer dans leur patrie ; & au lieu d'étudier la langue & les uſages du pays dans lequel ils ſe trouvent, ils ne s'occupent que de fêtes & de parties de plaiſirs de toute eſpece. Ils jettent un coup d'œil de dédain ſur la campagne & ſur ſes habitants. Soupirant après la pompe des Cours & le luxe des villes, ils ne ſéjournent à Parme que pendant la durée de l'Opera ; ils n'arrivent à Veniſe que dans ce temps conſacré à la joie & à la volupté, où le peuple offre à la folie des ſacrifices ordonnés par la politique.

Mais ſi la voix du patriotiſme ſe fait entendre, ſi elle leur demande de quelles connoiſſances ils ſe ſont enrichis, quel profit ils ont retiré de leurs longues courſes, plus préſomptueux qu'avant leur départ, nous avons vu, répondront-ils, Londres, Weſminſter & Saint-James; nous avons admiré en bâillant les piéces du Corneille anglais, nous avons été frappés en Hollande de la propreté des maiſons, de la beauté des treillages, des canaux, & ſur-tout de la magnificence de la Haie, le premier des villages de l'Europe. A Madrid, nous avons été ſpectateurs d'un combat de taureaux, & témoins à Lisbonne d'un *Auto-da-Fe.* A Rome, nous avons examiné l'égliſe de *Saint-Pierre*, le Vatican, les obéliſques & les morceaux de peinture & de ſculpture des plus fameux maîtres.

Ne nous étonnons plus que les voyages aient été interdits chez quelques nations, puiſqu'il eſt poſſible de voyager ſi inutilement. Jeunes inſenſés! les riches campagnes de

l'orgueilleuſe Angleterre, ces parcs, ces prairies artificielles, ces poſſeſſions brillantes, ces cultivateurs paiſibles & reſpectés, dont l'art induſtrieux a paſſé trop tard parmi nous, n'étoient-ils pas dignes d'arrêter vos regards? L'Anglais, qu'il importe tant de connoître, ſon goût, ſes mœurs, ſa philoſophie, ſon gouvernement, ſes forces de terre & de mer, voilà quels devoient être à Londres les ſujets de vos réflexions & de vos recherches. Quelle abondante moiſſon dans le même genre vous offroient les laborieux Hollandais, occupés ſans relâche à dérober à l'océan un ſol ingrat, qu'il eſt toujours prêt d'engloutir! Sages Républiquains, qui n'ignorent de la liberté que ſes abus, dont la vie ſobre & dure, les mœurs agreſtes, les manieres ſimples, étonnent encore plus les étrangers, que leurs immenſes richeſſes. Leur heureuſe confédération, formée en quelque ſorte ſur le modele de la fameuſe ligue des Achéens, mais conduite avec plus de prudence, ſoutenue avec

plus de courage, leur a fait braver le courroux d'un Monarque puissant, qui sembloit devoir changer la face de l'Europe. Le caractere hautain & superbe d'un Ministre, qui ne faisoit peut-être qu'obéir à son Maître, fit perdre à *Philippe* II la souveraineté des Provinces-Unies. Les peuples brisent le sceptre de fer qui s'appesantit sur eux ; mais ils soutiennent le trône auprès duquel la clémence leur fait trouver un asyle assuré. L'esclavage fut banni des Provinces-Unies, dès qu'il fût parvenu à son comble. Les Hollandais voulurent être des hommes, & ils devinrent des héros. L'univers étonné vit la mer couverte de leurs vaisseaux : non contents de défendre leur patrie, ils s'en formerent une autre au bout du monde ; tantôt par la ruse, tantôt par la force ouverte, ils acquirent dans les Indes de vastes possessions, & augmenterent en Europe leur considération & leur crédit. Il n'est point de nation qui paye, & des subsides plus considérables, & dont les membres payent

les

les ſubſides plus volontiers; c'eſt qu'il n'en eſt point où les beſoins ſoient auſſi généralement ſentis, où l'emploi des ſecours ſoit auſſi bien connu, où l'induſtrie & le commerce aient fait tant de progrès. A l'ombre de la protection que la République accorde aux étrangers, ſans redouter, comme à Veniſe, un Sénat jaloux & ombrageux, vous pouviez utilement remplir les moments trop courts que vous avez paſſés en Hollande.

Depuis l'émigration des Maures, les champs ſont en friche en Eſpagne, & la dépopulation augmente tous les jours. N'en deviez-vous pas chercher la cauſe dans cette fierté indolente & oiſive qui des grands a gagné le peuple? Ne deviez-vous pas examiner avec attention le génie de cette nation, ſi formidable ſous *Charles-Quint*, & qui ſemble dépouillée de ſon ancienne ſplendeur, quoique toujours maîtreſſe des mines du Potoſi? Ne falloit-il pas vous inſtruire de la nature des productions du pays, des manufactures, de la diſcipline militaire, de

la jurifprudence qu'on fuit dans les tribunaux, des priviléges des grands, de la façon de penfer du peuple, du produit des impôts, de leur perception, & du fyftême politique de l'état? A Lisbonne, n'aviez-vous à voir qu'un *Auto-da-Fe?* Que ne cherchiez-vous plutôt à approfondir les myftéres du redoutable tribunal qui y donne encore ce fpectacle horrible? Que n'interrogiez-vous des Négociants inftruits de leurs vrais intérêts, des Cultivateurs intelligents, de fages Politiques, qui gémiffent fur leur trifte patrie? Voilà en partie ce qu'il vous falloit faire, & ce que tout habile voyageur auroit fait. Eh! ne croyez pas avoir plus dignement occupé votre curiofité, par le coup d'œil léger & rapide que vous avez jetté fur les beaux morceaux en tout genre que la fuperbe Italie a offerts à vos regards? Vous avez admiré, fur la foi de vos conducteurs, les tableaux & les ftatues qu'on vous a montrés; mais étiez-vous à même d'en connoître tout le prix? Etiez-vous digne

de les voir, pour oser vous vanter de les avoir vus ?

Vous aviez enfreint les loix de la nature, & vous avez été punis de votre témérité. Il vous étoit défendu de faire usage de votre raison avant qu'elle fût formée ; vous avez voulu courir dans un temps où à peine vous pouviez marcher, votre chûte ne doit pas nous surprendre. A l'âge de vingt-deux ans, nous dit-on, *Tavernier* avoit vu la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie & l'Italie ; mais il n'avoit pas alors la réputation d'un bon voyageur : plusieurs personnes la lui refusent encore aujourd'hui. On souhaiteroit qu'il fût sorti plus tard de sa patrie, & qu'il se fût du moins donné le temps d'y apprendre ce qu'il n'est pas permis d'ignorer.

O vous, qui, semblables à cet astre bienfaisant qui attire les exhalaisons de la terre, pour les répandre en rosées sur son sein altéré ; vous, qui ne cherchez à faire des découvertes utiles, que pour en faire part

à vos concitoyens, nous applaudiſſons à votre entrepriſe, mais daignez vous efforcer d'en aſſurer le ſuccès !

Si l'eſprit humain pouvoit embraſſer toutes les ſciences, & en former un aſſemblage lumineux, on ſeroit en droit d'exiger de vous des connoiſſances univerſelles. Plus vous ſaurez, plus vous ſerez en état d'apprendre. Appliquez-vous ſur-tout à l'étude des langues, de l'hiſtoire, des mathématiques & des arts, & ne quittez vos foyers que quand votre jugement, mûri par l'âge, vous promettra la victoire ſur les preſtiges que l'erreur vous préſentera de tous côtés, pour vous faire perdre le fruit de vos voyages : montrez en vous le touchant ſpectacle de la ſcience & des mœurs. Déjà inſtruits par l'hiſtoire d'une partie des faits qui concernent les peuples qne vous allez viſiter, déjà à même de vous en faire entendre, obſervez-les en philoſophes ; que les préjugés ſe taiſent, que le flambeau de la raiſon vous éclaire, il eſt allumé pour vous.

Gardons-nous de condamner légerement des uſages nouveaux à nos yeux : le ſage voyageur ne laiſſe jamais paroître le mépris que les plus extravagants lui inſpirent. Ce ſentiment révolte l'homme ; Il ouvre à la haine ſon cœur ulcéré , & ſeule elle le ſoulage ſans pouvoir le guérir. Le voyageur , ami de l'humanité , n'eſt pas fait pour lui porter de ſi ſenſibles coups. Ni la ſévérité outrée qui la bleſſe, ni la lâche complaiſance qui la corrompt , ne dictent point ſes diſcours. Sur les bords du Scamandre & du Tibre ſes ſemblables lui ſont chers : par-tout il étudie les hommes ; il orne ſon ame des vertus qu'il trouve ſur des rives étrangeres, il la fortifie contre les atteintes du vices qui y dominent. Obéiſſant à ſon Dieu au milieu d'une nation qui le blaſphême , fidele à ſon Roi, quoiqu'éloigné de ſes états , docile à la voix de ſa conſcience, & ſemblable à ce métal précieux qui ne ſouffre point d'alliage impur , il rejette tout ce qui pourroit ternir l'éclat de ſes vertus.

Prince, qui possédez un tel homme dans votre empire, faites-lui franchir l'intervalle qui le sépare de vous; interrogez-le sur les forces de vos voisins, sur le caractere de ceux qui les gouvernent, sur ce qui se passe dans vos provinces. Ne croyez pas que, sachant l'art de feindre avec vos pareils, il s'applique à chatouiller vos oreilles par des récits mensongers. Vos courtisans vantent à l'envi la sagesse de votre conduite, la prospérité de votre régne, & vous élevent au-dessus des autres potentats : ils vous imposent; mais le savant cosmopolite est fait pour vous instruire. Il n'a pas acquis des trésors pour en jouir en avare; il n'a pas passé des fleuves débordés, il n'a pas franchi des montagnes escarpées, il n'a pas côtoyé des précipices affreux, il n'a pas traversé des déserts arides & sauvages, pour que sa fermeté vînt s'évanouir à l'approche du trône. C'est peu de savoir la vérité, si l'on n'ose pas la dire : notre héros ne connoît pas ces lâches détours, dans

lesquels vos flatteurs s'enveloppent; il vous la découvrira avec une noble franchise, avec une généreuse liberté. Profitez de ses conseils, & soyez reconnoissant : il vous est si aisé de l'être !

C'est à vous de protéger ces hommes rares, qui sont les messagers de votre gloire, & qui publient en tous lieux votre grandeur & vos bienfaits. Les voyages entrepris sous les auspices de notre bien-aimé Monarque, pour déterminer la figure de la terre, suffisent seuls pour immortaliser son nom. N'attendons pas des Rois qu'à l'exemple du Législateur des Russies, ils se mettent eux-mêmes au nombre des voyageurs : admirons *Pierre* I dans les chantiers d'Amsterdam, maniant la hache d'une main triomphante; mais admirons-le davantage au sein de ses vastes états, envoyant dans tous les pays de l'Europe & de l'Asie des Ministres intelligents. Ces astres brillants & radieux décrivent un cercle autour de lui; il est le centre auquel ils correspondent; il est le foyer qui

raſſemble leurs rayons épars, dirigés par ſes ſoins & par ſon activité, ils percent & diſſipent les nuages répandus depuis tant de ſiécles ſur ſa nation infortunée. C'eſt dans cette poſition éclatante que l'univers ſe plaît à le conſidérer.

O France! ô ma patrie! étouffez la voix des préjugés barbares! ne croyez plus que les voyages nuiſent aux bonnes mœurs! Un tempérament vigoureux & robuſte ne ſouffre pas du changement de climat; un naturel heureux ne redoute point les malignes influences du vice: quelquefois même le ſpectacle des forfaits & de la méchanceté des hommes a fortifié une vertu chancelante & timide. Cultivons donc, ſans crainte, ces jeunes plantes qui doivent nous procurer un jour une abondante moiſſon. Elles ont beſoin de ſéjourner quelque temps dans le ſol qui les a vu naître. Si nous les tranſplantons trop tôt, nous ſerons privés du ſuc ſalutaire qu'elles nous promettent. Ce n'eſt qu'après le temps de la jeuneſſe

que les barrieres de l'Etat doivent être ouvertes à quiconque il est permis d'en sortir. Alors, que nos Peintres, & nos Sculpteurs aillent étudier en Italie les chefs-d'œuvres immortels que la magnificence & le goût y ont produits; qu'ils se pénetrent de la maniere correcte, pittoresque & brillante des Artistes qu'on y révere. Que ceux qui se destinent à l'étude du droit des gens & de la politique, voyagent en Allemagne; que les jeunes gens d'un caractere léger & frivole apprennent à penser avec les Anglais, & à prendre un air plus circonspect avec les Espagnols; que les amateurs du commerce *, de la poésie & de l'histoire, parcourent la surface de la terre. C'est un domaine commun

---

* On est redevable au commerce des voyages & des découvertes les plus utiles. M. l'Abbé Banier, dans son Explication historique des Fables, remarque, d'après plusieurs illustres Savans, que la plupart des plus grandes & des plus importantes entreprises de l'antiquité, ont été exécutées par des Négocians.

ſur lequel ils ont tous de légitimes droits ; que nos Philoſophes voyagent par-tout indifféremment ; par-tout où ils trouveront des hommes, ils voyageront avec fruit. Les Etrangers, en les voyant les uns & les autres, ſentiront en eux le deſir de voir la France. Ils viendront en foule les remplacer, & répandront l'abondance parmi nous. Nous ne perdrons pas nos chers compatriotes ; ils nous apporteront tôt ou tard le tribut qu'ils nous doivent. Où pourroient-ils ſe fixer pour goûter les douceurs d'un repos mérité * ? Aiment-ils les ſciences, elles fleuriſſent dans notre patrie. Préferent-ils un commerce agréable, une ſociété choiſie, une converſation délicate & polie, nos cercles ſont pleins de gens d'eſprit, doués du talent de plaire. Sont-ils flattés de ſe trouver

* Il réſultoit des obſervations de M. de Monteſquieu, dit M. d'Alembert, que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y ſéjourner, l'Angleterre pour y penſer, & la France pour y vivre.

dans ces feſtins, où les épigrames ſaillantes, les chanſons plaiſantes & badines provoquent à la gaieté tous les convives, & leur font paſſer des moments remplis de charmes, nos tables ſont des écoles pour les étrangers, où ils reçoivent à la fois des exemples de bon goût & de décence. Sont-ils partiſants des ſpectacles, amuſements néceſſaires chez une nation opulente & nombreuſe, délaſſements utiles, où la morale ſe trouve à côté du plaiſir, où les ris ſont modérés & les larmes délicieuſes, nous avons, dans ce genre, une ſupériorité avouée par l'Europe entiere. Ils ne trouveront nulle part autant de reſſources pour éviter l'ennui, autant de moyens pour corriger une fortune ingrate, autant de routes ouvertes au génie pour parvenir aux places qu'ils méritent. Ils reviendront donc nous inſtruire & ſatisfaire à notre empreſſement. S'ils n'ont pas négligé les moyens que nous avons indiqués pour voyager utilement; s'ils étoient ſuffiſamment inſtruits quand ils nous ont quittés; s'ils ſont doués

d'un eſprit intelligent & d'un bon diſcernement ; s'ils en ont ſoigneuſement fait uſage, qu'ils s'attendent à recevoir les marques flatteuſes de la reconnoiſſance publique.

Et vous, qui n'êtes pas encore entré dans la carriere, prenez pour modeles les athletes célebres qui ont remporté le prix. Vous n'aurez part à leurs lauriers qu'en les imitant. Des talents naturels, des connoiſſances acquiſes, l'amour de l'humanité, de la ſcience & de la vertu : voilà votre partage. Sans lui n'eſpérez rien des plus longs voyages ; ils ne ſont utiles qu'à l'homme éclairé, laborieux, bienfaiſant & ſage, dont le propre intérêt eſt toujours uni à celui de ſa patrie. En mettant à profit les dons de la nature, ou les fruits de l'étude, il acquiert des tréſors perſonnels qu'il s'empreſſe de communiquer à ſes concitoyens ; il travaille pour leur gloire & pour ſon bonheur.

RÉFLEXIONS
DIVERSES.

LEs perſonnes qui paroiſſent inutiles dans la ſociété, ſont quelquefois celles qui en ſont la gloire & l'ornement : on eſt oiſif aux yeux du vulgaire quand on ne travaille point pour ſa propre fortune ou pour ſon avancement, on n'a rien à faire quand on a ni charge, ni emploi, ni métier. C'eſt-à-dire qu'on compte pour rien les ſoins & les peines que prend le Philoſophe pour régler ſes paſſions, pour tenir une conduite irréprochable, pour orner ſon eſprit, pour donner aux autres l'exemple de la vertu & du déſintéreſſement. O ! mortels inſenſés, vous ne ſavez pas toutes les obligations que vous avez à ceux qui prennent la peine de vous amuſer ou de vous inſtruire, vous n'eſtimez pas aſſez ces laborieux fainéans.

Le bonheur eſt une marchandiſe dont la qualité eſt encore inconnue. Tous les hommes en font commerce en ſe trompant de bonne foi.

La vie eſt un jeu de dez. Nous remuons toujours le cornet ſans ſavoir ce qui doit en ſortir... Si l'imagination nous plonge dans des erreurs agréables, laiſſons la faire : c'eſt quelque choſe d'être heureux, même en ſonge.

On ſait aujourd'hui à quoi s'en tenir ſur l'amour propre. Il eſt dur de ne pouvoir pas s'en paſſer. C'eſt en répandant la joie dans une famille infortunée ; en ſéchant les pleurs d'un innocent qu'on opprime, en ſecourant un ami, & en lui cachant ſes bienfaits ; c'eſt alors ſur tout qu'il eſt bien difficile de ſe deffendre de l'amour propre. Une ame noble & grande ne peut ſe dérober le ſentiment de ſon excellence, & n'eſt pas plus coupable qu'une jolie femme, qui ſe voyant dans un miroir, eſt elle-même obligée de rendre juſtice à ſes attraits.

L'amour propre, dit un Auteur célebre, dans un ouvrage qui ne mérite pas de l'être, ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espece humaine; il nous est nécessaire, il nous est cher, mais il faut le cacher.

L'amour propre, tout utile qu'il est, dégenere en faiblesse. La vanité est un défaut, l'intérêt personnel, un vice de la nature humaine. Quiconque est convaincu que l'intérêt personnel est le mobile de toutes les actions des hommes, doit encore faire tous ses efforts pour en douter.

Je préfere, dit un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille & le genre humain à ma patrie. Voilà comme il faut écrire, mais voici comme l'on pense.

Je me préfere à ma famille, je préfere ma famille à ma patrie & ma patrie au genre humain.

Ce sentiment n'est pas si beau que l'autre. Il est triste qu'il soit plus vrai.

SI l'on savoit être un peu chez soi, comme dit *Montagne*, on s'épargne-

roit les chagrins ſans nombre que nous cauſe une exiſtence étrangere.

Nous ne ſaurions nous ſatisfaire
D'un mérite trop ſolitaire ;
Nous cherchons un deſtin plus beau ;
Sans ceſſe avides de paroître,
Nous croyons agrandir notre être
En gagnant un témoin nouveau.
(*La Mothe.*)

Nous n'agrandiſſons pas nôtre être en agiſſant ainſi, nous le partageons au contraire. Notre félicité eſt en nous-mêmes, & nous la faiſons ſottement dépendre de l'opinion d'autrui. Le ſeul moyen de ne point ſe tourmenter des torts que cette opinion peut nous faire, c'eſt d'apprendre à gouter intérieurement le plaiſir d'avoir raiſon.

Seſoſtris, *Alexandre*, *Cirus*, *Annibal* & leurs ſemblables, ſecondés par l'aveugle fortune, pouvoient changer la face du monde à leur gré, mais il ne leur étoit pas poſſible de ſatisfaire les deſirs d'un ſeul homme. L'univers entier n'y ſuffiroit pas. Tous les Prin-

ces

ces d'avoir entretenu la paix & l'abondance dans leurs Etats, d'y avoir fait fleurir les Sciences, les Lettres & les Arts, d'avoir aimé la justice, mais non pas d'avoir fait des heureux, car cela passe leur puissance. S'il en étoit autrement, la vertu aspireroit au Trône avec plus d'ardeur que l'ambition : il seroit trop doux d'être Roi.

A la mort de *Junie*, niece de *Caton*, on porta les images des *Manlius*, des *Quintius* & d'autres illustres personnages, mais celles de *Brutus* & de *Cassius* effaçoient tout, par cette raison même qu'on ne les y voyoit pas. *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* tac. Il n'appartient qu'au grands écrivains d'atteindre au sublime, sans s'écarter de la précision & de la simplicité. On ne peut pas dire qu'il y ait un *sublime de mots*, mais leur arrangement ne laisse pas d'y faire quelque chose : tel esprit produira une idée sublime, qui ne saura pas la revêtir de l'expression qui lui convenoit;

Il n'y a que le *sublime des choses* qui se soutienne dans la bouche d'un sot. Le *sublime de pensées* a besoin d'être manié par un homme d'esprit. Quand l'ami & le maître des François, le bon Henry, fut éclairé sur les erreurs de son enfance, & qu'il ouvrit les yeux à la foi, M. de *Voltaire* dit, en parlant de S. Louis.

Il lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Vous ne pouvez rien ajouter à ce beau vers sans faire évanouir le sublime qu'il contient.

Je ne sais pourquoi nous nous appercevons avec tant de peine, que nous ennuions les autres, puisque nous n'avons pas l'art de nous amuser nous-mêmes.

Nous ne sommes pas indignes des hommages quand nous souhaitons de les mériter.

La louange & la critique sont les vraies nourritures d'un bon esprit. C'est par elles qu'il acquert de la for-

ce & de l'étendue, & qu'il parvient à mépriser les lâches complots de ceux qui cherchent à le décourager par des libelles clandestins. Les injures, dit un homme célebre, partent d'ordinaire d'une passion imprudente & qui entend mal ses intérêts, car elles ne font aucun tort à l'Auteur à qui elles s'adressent, & avilissent surement celui qui les dit.

Spinosa, suivant son historien, vécut un jour entier avec une soupe au lait. Un autre jour il ne mangea que du gruau, & quoiqu'on l'invita souvent à manger, il aimoit mieux vivre ainsi chez lui que de faire bonne chere aux dépens des autres. S'il est vrai que quelques-uns de nos Écrivains montrent du penchant pour ses pernicieuses maximes, on doit du moins avouer qu'ils ne l'imitent pas dans sa conduite.

Tous ceux qui abusant de quelques maximes *d'Epicure*, se font gloire de suivre sa philosophie, seroient bien fâchés d'être obligés d'imiter sa maniere de vivre.

DANS la Théocratie des Hébreux, la piété étoit une vertu civile, & l'impiété un crime d'Etat. Il ſemble qu'on penſe encore ainſi dans certains pays où l'on livre aux flammes dévorantes des malheureux, qui n'ont d'autres crimes à ſe reprocher que leur aveuglement. N'eſt-ce pas au maître de la Nature & des cœurs à le diſſiper ou à le punir ?

Si l'intolérance étoit admiſe partout, „ il faudroit donc que le Japonois déteſta le Chinois, qui auroit „ en exécration le Siamois; celui-ci „ pourſuivroit les Gangarides, qui „ tomberoient ſur les habitants de „ l'Indus. Un Mogol arracheroit le „ cœur au premier Malabare qu'il „ trouveroit; le Malabare pourroit „ égorger le Perſan qui pourroit maſſacrer le Turc, & tous enſemble ſe „ jetteroient ſur les Chrétiens qui ſe „ ſont ſi long-temps déchirés les uns „ les autres. „

Autrefois dans les combats ordonnés par la Juſtice, le vaincu perdoit

ſon procès, & en outre payoit l'amende. De-là vient le proverbe : *les battus payent l'amende.*

Quand, pour avoir proféré des injures contre la réputation de quelqu'un, on étoit condamné à ſe rétracter en public, il falloit ſe tenir le bout du nez en parlant : c'eſt l'origine du proverbe : *il a un pied de nez.*

Le vendredi 28 Avril 1503, huit jours après la bataille de *Seminara*, les Eſpagnols remporterent une victoire ſignalée ſur les François, laquelle couta la vie au Duc de *Nemours.* Depuis ce temps, les Eſpagnols regardent le vendredi comme un jour favorable, tandis que le peuple en France s'imagine qu'il eſt funeſte.

Il eſt ſouvent moins utile d'être homme de bien que de le paroître.

Cette penſée comme pluſieurs autres, préſente un côté foible par lequel il eſt aiſé d'en démontrer la fauſſeté. On l'appercevra aiſément ſi l'on eſt perſuadé qu'il n'y a rien de plus utile que la vertu.

La fausse probité est, ainsi que la politesse, une monnoie courante qui fera toujours des dupes. L'hipocrisie est un hommage que rendent à la vertu ceux qui n'en ont point.

Il n'est pas prudent de donner des *pinçons* aux enfants; car c'est ordinairement un ouvrage fort mal fait, & qui dégoute de l'étude: un écolier accoutumé à cette punition ne travaille qu'avec beaucoup de négligence. Tous ses ouvrages sont pour lui des pinçons.

D'environ cent volumes qu'on a composés sur l'éducation, on feroit peut-être un in-12 assez bon, encore ne serviroit-il qu'aux maîtres qui étoient en état de s'en passer.

Sophie avoit accepté de *Lisimon* un appartement meublé, un billet de six mille livres, & avoit signé avec lui un espece de contract qui ne les engageoit l'un & l'autre que pour le temps qu'ils jugeroient à propos. Dès le lendemain *Sophie* fit vendre les meubles de *Lisimon*, & lui fit défendre sa porte.

Celui-ci la traduisit devant les Juges. Elle fut obligée pour sa justification de montrer l'écrit, en vertu duquel elle s'étoit cru autorisée à disposer de ce qu'elle tenoit de la générosité de son amant, même en rompant avec lui. *Lisimon* fut condamné. La propriété des meubles fut adjugée à *Sophie*, & lui fut permis d'exiger le payement du billet fait en sa faveur, mais cette singuliere fille le présenta à la femme de *Lisimon*, en disant qu'elle ne vouloit pas d'un bien mal acquis. Il se fit entr'elles un combat de générosité qui étonna beaucoup ceux qui en furent les témoins. Enfin Madame *Lisimon* prit le billet, & son mari fut contraint de lui en payer le montant.

Parmi ces Nimphes subalternes qui sacrifient à l'intérêt sur les autels de l'amour, il en est qui ne sont pas dépourvues de belles qualités. Leurs cœurs sont quelquefois sensibles & compatissants. La plûpart sont les victimes des artifices de quelques lâches séducteurs, & méritent plus de pitié

que de mépris. Les honnêtes femmes ont tort de s'imaginer qu'elles ſoient des monſtres.

C'eſt avec raiſon que *la Metrie* a dit : il faut plus de force pour effacer la moindre trace imprimée autrefois dans la cire molle du cerveau, que pour redreſſer une barre de fer. On ne ſauroit donc s'appliquer de trop bonne heure à inſtruire les hommes de leurs devoirs, à leur inſpirer l'amour des choſes honnêtes & ſur tout à leur donner un bon exemple. Nous ſommes tous portés à l'imitation : nous faiſons bien moins ce qu'on nous conſeille que ce que nous voyons faire.

L'hiſtoire a conſervé à la poſtérité les noms des mépriſables ennemis *d'Homere* & de *Virgile*. Les grands hommes ont été de tout temps en butte aux traits acérés de la ſatyre. *Malheur à l'Ecrivain qui n'exciteroit l'envie de perſonne.* Combien de brochures contre *Boileau*, *la Fontaine*, *Corneille*, *Racine* & *Moliere* ! Que

de Libelles contre MM. de *Montesquieu*, de *la Motte*, de *Crebillon* & de *Voltaire*. On a beau foudroyer cette ydre renaiſſante, elle tire des forces de ſes défaites, & la malignité du cœur humain lui promet toujours de honteux ſuccès.

On ne peut gueres parler de la ſatyre ſans dire un mot de l'Auteur de l'année littéraire, auquel M. *Titon* du *Tillet* a préparé une caverne au bas de ſon Parnaſſe, pour y placer ſon buſte avec les attributs qui lui ſont dûs.

Le Héros de Quimpercorentin, le célebre *Frelon*, l'ami *Vaſp*, qui faillit à me deshonorer autrefois par ſes fades éloges, a pris la peine de cenſurer le *nouvel Abailard*, ſans motiver ſa critique, ſelon la coutume fort commode qu'il a introduite. On m'a dit qu'il avance dans ſon Extrait, que *Ligri* ſe chargea de l'éducation de *Thereſe*, que j'opoſe à l'ingratitude le ſtoïciſme d'un Sage, que *Thereſe* vit un homme qu'on alloit pendre, que l'Abbé de ** ſe lia d'amitié en Hollande avec le digne & reſpectable Au-

teur du *Colporteur*; que j'ai écrit : ames ſenſibles, que ne pouvez-vous être témoins de tout ce qui ſe paſſa, &c.

Il eſt aſſez ſingulier, qu'excepté cette derniere phraſe où le verbe à l'indicatif, eſt de l'invention de M. *Freron*, on ne trouve pas un ſeul mot de tout cela dans le *nouvel Abailard*. Voilà ce qui s'appelle uſer d'une honnête liberté. C'eſt ainſi qu'en changeant des lettres initiales dans l'analiſe d'un de mes ouvrages, nôtre pauvre *Zoile* déſigna MM. *Mayol* & *Chevrier*, auxquels je n'avois pas penſé. Il a fait ſon poſſible pour aſſurer ſa vengeance, en paſſant ſous ſilence la juſtice que je lui ai rendue par occaſion. Son grand plaiſir, ſelon ce qu'il en dit lui-même, eſt *d'émonder les arbres lorſqu'ils ſont parvenus à une certaine hauteur*. On *l'émonde* auſſi tous les jours, malgré ſa petiteſſe, mais ſes feuilles n'en ſont pas moins fanées, ni ſes fruits moins amers : le cœur de l'arbre eſt gâté.

Lecteur voyez dans *Pline* ou dans *Buffon*
Ce qu'on y dit à l'article *Freron*.
(*M. Paliſſot.*)

Voyez encore, ſi vous voulez, la Dunciade, la Revue des feuilles, l'ami *Vaſp* revu & corrigé par M. le *Brun*, le pauvre Diable, &c. &c. &c.

Dans le numero 11 1764, que je me trouve par hazard entre les mains, je lis la *Multiplication* des livres, la *Négociation*. Eſt-ce du François que je lis? *Il n'y a point d'arts qui doivent être étranges à la Philoſophie. François* I. *protégea les Lettres en homme d'Etat.* Un Roi qui agit en homme d'Etat. Voilà une expreſſion, on ne peut pas plus élégante.

On eſt étonné que la *Fontaine*, *Corneille* & l'Auteur de *Rhadamiſte*, n'aient été dans la Société que des perſonnages très-froids, très taciturnes & nullement amuſants. C'eſt qu'on ne ſait pas qu'outre la difficulté que quelques gens de Lettres ont à s'exprimer, ils ſont quelquefois bien embarraſſés pour ſe mettre à la portée de ceux qui les écoutent. Dans les occaſions où un ſot ne ſaura pas ſe taire, un homme d'eſprit ne trouvera pas de quoi parler.

L'Illiade de M. de la Mothe est, après la Henriade & le Lutrin, le meilleur Poëme que nous ayons dans notre Langue. Mais je suis toujours étonné que le judicieux Auteur qui a si bien connu le sommeil d'*Homere* & qui a pris la sage liberté de corriger ses plus grands défauts, nous représente *Achille*, sacrifiant sa maîtresse au chef des Grecs : sacrifice qui n'est pàs dans son caractere, & n'est appuyé que sur des raisons bien foibles pour un amant & pour un Achille.

Je pars, malheur à ceux *dont* je suis outragé.
Je ne combattrai plus, ingrats, je suis vengé.

On ne reconnoît point le féroce Achille dans ce lâche dépit.

Que j'aime à entendre le Héros du Nord, entretenir les hommes de son amour pour les beaux arts ! Que de noblesse dans ces plaintes qu'il adresse à ses critiques !

Achille pourra donc, dans son jaloux délire,
Appaiser son courroux par le son de sa lyre ;
Et moi je ne pourrai, moi seul dans l'univers
Adoucir mes travaux par le charme des vers.

Epitre à mon esprit.

Quoique les animaux ne nous paroissent pas former des idées aussi abstraites que les nôtres, il faut convenir que leurs sensations sont quelquefois plus vives & plus fortes. La langue du singe a paru à plusieurs naturalistes, aussi parfaite que la langue de l'homme. M. *Perault*, (*Histoire des animaux.*) S'il étoit vrai que les individus de la même espece fissent les mêmes études, & eussent en commun le même fonds d'idées, (*Traité des animaux, p. 99.*) leurs idées auroient acquis plus de perfection! Ces animaux ne seroient pas resté au même point! Ils deviendroient un peu plus intelligents. Les chiens d'aujourd'hui, par exemple, seroient plus industrieux, plus adroits que les chiens d'autrefois. Il n'en est rien; mais quel que soit la nature des animaux, on a eu raison de dire qu'il n'y en a point dont la vue ne diminue l'amour propre d'un Philosophe. (*l'Homme Plante*, pag. 31.)

„ Il ne seroit pas indigne de Dieu
„ qu'il eut créé des êtres spirituels,

„ uniquement pour animer des corps
„ organisés, & qu'après cette fin rem-
„ plie, il retirât l'action qui les con-
„ serve pour les replonger dans le
„ néant! Qui sait même ce que Dieu
„ pourroit faire de ces créatures intel-
„ lectives & sensitives, mais dénuées
„ de toute moralité, s'il vouloit qu'el-
„ les ne périssent pas.

Voilà ce me semble ce qu'on peut écrire de plus sensé sur une matiere qu'on ne connoît pas. Au reste je n'aurois pas cité ce passage s'il eut été d'un Philosophe, mais par bonheur, il est d'un Prélat ... M. l'Évêque du Puis dans son *Instruction Pastorale* contre M. de *Voltaire* & consors.

Un Évêque du dernier siecle, n'ordonna que trente-neuf prêtres pendant trente-neuf ans. Il n'avoit dans son Diocèse que de bons sujets, & ces bons sujets étoient tous employés! Rien ne sert ou ne nuit d'avatage à la Religion, que la conduite de ses Ministres ... Il est honteux qu'un honnête Ecclésiastique soit obligé d'aller

dire la Meſſe pour avoir de quoi dîner, qu'un Curé à portion congrue, ſoit contraint de flatter ſes payſans & de s'enivrer avec eux, pour les engager à remplir ſon *ſaloire*. Je ne vois pas de profeſſion plus noble, plus utile & plus ingrate en même temps que celle des Curés; cependant il y a tel gros Prieur d'un riche & petit Couvent de Bénédictins, qui ne va qu'en carroſſe chez les Gentils-hommes de ſon voiſinage, tandis que le Curé de la Paroiſſe viſite ſes malades à pied, croté juſqu'à l'échine! Combien de pieux fainéants dans le ſein de l'Egliſe, qui ne s'occupent qu'à digérer & à dormir! Que l'on conſulte l'utilité publique, les beſoins de l'Etat & même la juſtice, on ne trouvera point d'ouvriers évangeliques *plus reſpectables* que les Curés.

Nous ſommes peut-être de tous les peuples, celui dont il y a le plus de bien & de mal à dire. Chez les Nations étrangeres, les François ſont des petits maîtres ou des héros, quelques-

uns même ont parus l'un & l'autre. Graces à Dieu, nous connoiſſons aujourd'hui tout ce qui nous manque & toutes les reſſources que nous poſſédons ! Mais il ſemble que *notre activité ne s'étend que ſur les modes, & qu'il n'y a parmi nous d'abus à réformer, que dans la maniere de s'habiller & de ſe coeffer.*

Tout homme qui fait cas de la ſubſtance penſante, doit eſtimer un Auteur quelconque ; car bon ou mauvais on trouve toujours matiere à penſer dans un livre. Un journaliſte qui ne s'attacheroit qu'à démêler le bon grain parmi l'ivraye de la littérature, ſeroit peut-être plus utile que ſes Confreres, s'il arrivoit qu'il fut lu.

Combien de Lecteurs, qui, par leur peu d'intelligence & leurs éloges déplacés, font le tourment de l'eſpece chagrine & colere des Auteurs.

Henri IV excepté, je ne crois pas qu'il y ait de Prince qui ait eſſuyé plus de fatigues, couru plus de dangers, éprouvé

éprouvé plus de traverſes, montré plus de courage, que *Guſtave.* Tantôt traveſti en payſan, il eſt obligé de conduire des bœufs pour ſortir des Etats de *Chriſtierne*, tantôt dans le même déguiſement il traverſe l'armée ennemie dans un chariot chargé de paille. Ni ſes parents, ni ſes amis, ni les troupes qui avoient vaincu ſous lui avant ſa captivité en Dannemarc, ne veulent ſe déclarer en ſa faveur. Les Danois ſont pluſieurs fois ſur le point de s'emparer de ſa perſonne : des Moines, fondés par ſes ancêtres, lui refuſent un aſyle. *Chriſtierne* a mis ſa tête à prix ; & il eſt en la puiſſance d'un pauvre payſan qui partage ſa chaumiere avec lui. C'eſt-là qu'il apprend le maſſacre que le Tyran du Dannemarc a fait à Stokolm : fuyant dans les montagnes de la Dalecarlie, on lui vole ſon argent, & le grand Guſtave court riſque de mourir de faim dans le ſein de la Suede ; il travaille aux mines pour gagner ſa ſubſiſtance. Reconnu par un Gentil-homme, il en reçoit un accueil obligeant qui cache

la plus horrible perfidie. Une femme (le sexe a toujours aimé les Héros) une femme généreuse & compatissante le dérobe au coup qui le menaçoit. Quatre cents paysans vaillants & superstitieux, le suivent avec assurance, parce que le vent du nord avoit continuellement souflé pendant qu'il les excitoit à sécourir leur patrie : avec cette poignée de soldats il prend prisonnier le Gouverneur de la Province & taille en piéces toute sa garnison. Le succès de cette expédition le rend le maître dans presque toute la Dalecarlie : son armée grossit peu-à-peu à mesure que sa réputation augmente ; plusieurs Villes se soulevent, il abolit les impôts & se concilie l'amitié des peuples, dont il est déja l'admiration & l'espoir. Il remporte la victoire sur les Danois ; il prend d'assaut la ville d'Upsal. La fortune ne semble le trahir que pour lui donner lieu de déployer toutes ses ressources. Animé par la vengeance & par l'amour de ses Concitoyens, plus grand par ses défaites, il chasse les Danois de la Ca-

pitale du Royaume. Heureux si tant de hauts faits & de gloire pouvoient diminuer la douleur qu'il ressent de la perte d'une mere & d'une sœur tendrement aimées, que le Tyran a fait précipiter dans la mer. Content de l'avoir mérité, il refuse le titre de Roi d'une Nation qui le regardera sans cesse comme son libérateur. S'il souffrit enfin une Couronne sur son front, jamais Prince n'en sût mieux soutenir les droits : en assujettissant sa Nation il assura sa tranquillité. Il répandit dans toute l'Europe la terreur de ses armes, & se rendit presque aussi célebre par la maniere dont il conduisit les affaires & les négociations, les plus utiles à la prospérité de son Empire.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici les effets de la superstition. Si quand *Gustave* haranguoit des paysans Dalecarliens, le vent du midi eut souflé, la Suede seroit peut-être encore une misérable province du Danemarck.

L'hospitalité, dans l'enfance du

monde, étoit ſi naturelle qu'on ne la regardoit pas comme une vertu. C'étoit à qui la pratiqueroit avec le plus d'ardeur & de zèle. Elle eſt encore en uſage chez la plûpart des peuples ſauvages. Dans des occaſions où le reſſentiment & la ſoif de la vengeance ſembloient leur permettre de verſer le ſang de leurs hôtes, ils ne leur refuſerent pas leur appui ſecourable. On en a vu donner aſyle à leurs plus cruels ennemis, qu'une tempête ou d'autres accidents imprévus avoit livrés ſans défenſe entre leurs mains. Les Nations policées fourniſſent auſſi quelques traits de grandeur d'ame & d'humanité, mais ils nous frappent moins que les autres. Quand on nous dit, à nous qui connoiſſons le droit des gens & qui n'aimons pas la chair humaine, qu'il y a des hommes qui mangent leurs ſemblables, après les avoir vaincus, nous penſons qu'il faut étouffer la race de ces violateurs des droits ſacrés de la nature; mais nous ne penſons pas alors au maſſacre de la *St. Barthelemi*, qui avoit été figuré

dans un bal quelque temps auparavant; nous oublions l'incendie du Palatinat, les cruautés des croisés, le supplice des Templiers, nous ne réfléchissons pas qu'il y a des pays où des hommes blancs vont à la chasse des hommes noirs.

Il n'y a pas d'exemple d'action plus atrôce que celle que les Anglois ont commise depuis peu en Pensilvanie, dans la province de Lancastre. D'une tribu de Sauvages appellés Connestoges, il en restoit une vingtaine, ils étoient également recommandables par leurs mœurs & leurs vertus. Le 24 Décembre 1763, cinquante-sept blancs entrerent dans leur habitation, ils n'y rencontrerent que six personnes qu'ils massacrerent. Les Connestoges qui ne s'étoient pas trouvés dans cette boucherie, virent à leur retour leurs cabanes en proye aux flammes que les assassins y avoient allumées : ce fut à la lueur de l'incendie qu'ils apperçurent les membres sanglants de leurs malheureux parens ; ils ne verserent point de larmes ; mais

„ ils pousserent tous en même temps
„ des hurlements affreux... Afin qu'ils
„ ne fussent plus exposés à de sem-
„ blables attentats, le Magistrat de
„ Lancastre les logea dans le château.
„ Le Gouverneur n'en fut pas plûtôt
„ informé, qu'il ordonna de faire les
„ plus exactes perquisitions & de ne
„ rien négliger pour découvrir & ar-
„ rêter les meurtriers. Ceux-ci peu al-
„ larmés de ces ordres, se rassemble-
„ rent, entrerent armés, & au nom-
„ bre de cinquante-deux dans la ville
„ de Lancastre. Personne ne parut in-
„ quiet sur ce qu'ils alloient faire,
„ quoique personne ne pût ignorer le
„ dessein homicide qui les amenoit ; ils
„ allerent au château, en enfoncerent
„ les portes & passerent jusqu'à l'en-
„ droit ou étoient rassemblés les qua-
„ torze Indiens. Il n'est pas possible
„ d'exprimer la surprise & la terreur de
„ ces hommes paisibles quand ils vi-
„ rent fondre sur eux ces assassins : ils
„ virent bien qu'il n'y avoit plus pour
„ eux, ni protection à attendre de la
„ part des Anglois leurs amis, ni

,, grace à eſpérer des monſtres qui
,, les environnoient. Naturellement ti-
,, mides parce qu'ils n'étoient pas mé-
,, chans, & déſarmés, parce qu'ils
,, abhorroient la perfidie, ils s'appro-
,, cherent les uns des autres, s'embraſ-
,, ſerent, tomberent aux genoux de
,, leurs bourreaux & les conjurerent
,, de leur laiſſer la vie ; ,, mais les Bar-
bares ne ſe laiſſerent pas attendrir.
Rien ne fut capable de détourner leurs
coups ni les cris des enfants, ni les
gémiſſements des femmes & des vieil-
lars ne purent gagner à la pitié ces ti-
gres altérés de ſang. Ils plongerent le
coûteau dans le ſein des victimes & ſe
retirerent enſuite paiſiblement. *Voyez
le Journal Encyclop. Iuin 1764. tom.
4. 3e. Partie.*

L'ÉCRIVAIN *Suiſſe*, qui s'eſt ex-
pliqué ſi librement ſur notre compte,
avoit beau jeu quand il parloit des
égarements dans leſquels la mode nous
entraîne. S'il avoit vu les pantins,
nos divinités du Palais-Royal bar-
bouillées de lilas au lieu de rouge, la

fureur des cabriolets, la manie des Boullevards, la célébrité de *Ramponeau*, & notre amour pour les Grecs, ç'auroit été bien pis. Il ne s'est exercé que sur le goût inconstant des François, qui s'étend jusques sur la beauté même : il nous a épargné la moitié de nos extravagances. C'est de son temps que les femmes commencerent à tirer leurs seins de la prison ténébreuse où elles les tenoient renfermés : " comme la mode, dit notre ,, Auteur, a triomphé des hommes en ,, les poussant à étaler toute leur bra- ,, voure les uns contre les autres, il ,, se peut qu'elle veuille achever son ,, triomphe sur les femmes en les ,, portant à étaler tout ce qu'elles ont ,, d'attraits. ,, Quand on s'exprime ainsi, on est bien heureux d'être Suisse.

Cependant je ne peux m'empêcher d'emprunter pour un moment un peu d'*Helveticisme* pour applaudir à cette comparaison & pour en remarquer la justesse. En effet, comme par une valeur fausse & déplacée nous perdons bien d'honnêtes gens dans le

ſein de la paix, de même dans une ſociété douce & tranquille, ou les ſens penſent être en ſûreté ; il arrive quelquefois qu'une gorge d'albâtre, prête à rompre des foibles liens qui la retiennent, porte tout-à-coup le déſordre dans l'imagination, & fait perdre aux plus indifférents le répos précieux dont ils jouiſſoient.

La nudité eſt la parure des graces: C'eſt pourquoi les jolies femmes ne ſont en *robes habillées*, que quand elles ſont à moitié nues. Il en eſt qui ſe feroient un ſcrupule de montrer à leur toilette ces tréſors dont la vue étoit jadis reſervée aux amans heureux; mais avec elles on ne perd rien pour attendre.

Il y a certains ſauvages, ſur les bords de l'Orénoque, qui jettent dans la riviere les mouchoirs qu'on leur donne, pour ſe couvrir. Quand on reproche à leurs femmes leur nudité, elles répondent auſſi-tôt : *nous ne nous couvrons pas, parce que cela nous cauſe de la honte.*

C'EST une nation bien ſinguliere, que la nation Angloiſe. Ses loix ſont tellement aſſujetties à ſon amour pour la liberté & pour l'indépendance qu'elles n'oſent flétrir un citoyen qu'elles condamnent : elles ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſévères que les nôtres. On ne connoît pas en Angleterre l'uſage des tortures.

Il y a quelques années qu'on a vû à Londres un homme couper le nez à ſon ennemi, ſans qu'il en ait été autre choſe, ſi ce n'eſt qu'on a fait une loi qui défend de couper le nez.

L'ALCORAN, ſi l'on en croit ſes ſectateurs, fut écrit avec une plume de l'Ange-Gabriel. On a célébré de tous temps les Grands Hommes & leurs plumes, freles inſtruments de leur célébrité ; mais l'on ne s'étoit pas encore aviſé d'en faire des réliques : cette idée qui fait honneur à M. ***, à Lyon, eſt abſolument nouvelle. Il poſſéde une plume de M. de *Voltaire*, bien cachetée aux armes de l'Auteur de la Henriade & munie

d'un certificat authentique, les curieux peuvent la voir à toute heure. Je ne doute pas qu'elle ne leur fasse plus de plaisir que les botines de *Charlemagne*, qu'on expose à l'empressement du public dans le trésor de St. Denis, d'ailleurs point de regrets en voyant cette belle plume; M. de *Voltaire* en a d'autres.

L'amour des lettres se manifeste dans les plus petites choses.

Per ben predicar, si deve prima far. Combien de lâches Ministres de l'Evangile qui le deshonnorent par une conduite basse & crapuleuse, qui ne sont Prêtres que pour gagner leur vie & qui comme les Avocats proportionnent leur éloquence, le volume & les éclats de voix à la contribution qu'ils retirent de leurs sermons. La parole de Dieu est sur leurs lévres; l'intérêt & la cupidité regnent dans leurs cœurs. Jusques à quand nous plaindrons-nous de ces abus scandaleux! qu'un Prédicateur qui veut convertir, édifie ses freres avant de monter

en chaire & après qu'il en eſt deſcendu. C'eſt la voye la plus ſure pour faire goûter ſes exhortations. Je me ris de tout Orateur qui n'a d'autre mérite que celui de ſe mettre dans le cas de changer de chemiſe & d'avoir beſoin d'un conſommé.

Illa mihi patria eſt, ubi paſcor, non ubi naſcor. Les malheureux ne ſont gueres attachés à la patrie : les Serfs ne ſont pas des citoyens, ils n'ont rien à eſpérer d'elle. On n'aime à conſerver ou défendre que ſon propre bien.

Les gens qui ſe vantent d'être contens ſe trompent eux-mêmes. Je me rappelle à ce ſujet un ſtratagême aſſez plaiſant, dont un Marchand de Paris ſe ſervit pour attraper un de ces gens-là. Il avoit fait graver ces paroles ſur la porte de ſa maiſon, *pour l'homme content de ſon ſort.* Le premier qui ſe préſenta pour prendre poſſeſſion de l'édifice, fit un fort long diſcours pour prouver qu'il jouiſſoit d'un con-

tentement parfait ; cela ne peut être ; lui répondit le Marchand ; ſi vous étiez auſſi content que vous voulez me le faire croire, vous ne me demanderiez pas ma maiſon.

On a remarqué avant moi que nous n'avons pas l'eſprit créateur. Nous ſommes redevables, ſi l'on en croit M. de *Voltaire*, de la bouſſole à *Jean Goya* de Melphi, à l'Allemand *Schwartz*, du ſecret de la poudre inflammable, à un autre Allemand de l'Imprimerie. *François Spina*, inventa les lunettes, *Jacques Metius*, Hollandois & *Galilée* Florentin, inventerent les téleſcopes, les baromêtres ; & les termomêtres ſont dus, les premiers à *Toricelli* & les autres à *Drebellius*. La machine Pneumatique eſt de l'invention de *Guerik*, de Magdebourg. La maniere de faire des pendules a été trouvée par un Hollandois, nommé *Hugens*. Les plus belles découvertes en aſtronomie & en phyſique ont eu des étrangers pour Auteurs ; mais il faut avouer que nous

ſommes dans pluſieurs genres en état de redreſſer nos Maîtres. Les Arts, ainſi que la plûpart des arbres curieux qui ornent nos jardins ne ſont pas nés chez nous, mais ils n'ont rien perdu pour y avoir été tranſportés. Nous ſavons nous dédommager d'avoir été *Welches*. J'avoue que c'eſt un grand deshonneur pour notre pauvre langue, qu'il faille dire un *cul d'artichaud*, un *cul de lampe*, un *cul de ſac*. Le mot d'*impaſſe*, ſeroit ſans contredit plus noble & plus ſignificatif que cette vilaine expreſſion de *cul de ſac*. En adoptant l'*impaſſe*, il nous reſteroit encore à la vérité le cul d'artichaud & le cul de lampe ; mais enfin, ce ſeroit toujours un cul de moins & un eſpece d'acheminement vers le bon goût. C'eſt aux gens de lettres qu'il appartient de prononcer ſur cette agréable matiere. Peut-être le temps amenera-t-il une réformation importante dans l'*Almanach-Royal*, comme le ſouhaite l'Auteur du *diſcours aux Welches*, pour l'avancement & la gloire des Sciences & des Lettres.

On a conservé à la postérité ces paroles que le fameux *Cuprogli*, profera au lit de la mort : *Prophête, je vais voir si tu dis vrai ; mais vrai ou non, je suis assuré d'être heureux si la vertu est la meilleure de toutes les religions.* En blâmant la présomption de cet infidéle, on ne peut s'empêcher d'être frappé de sa grandeur d'ame & de l'élevation de ses sentiments. Il est étonnant que les Turcs puissent allier la hauteur qu'ils témoignent aux autres nations avec la bassesse dans laquelle ils végétent. On diroit que ce peuple d'esclaves est le maître des Rois. Les Visirs ont hérité de l'orgueil des Consuls-Romains. Voici la réponse que fit faire *Kara-Mustapha*, à un Ambassadeur de *Sobieski*, qui lui avoit demandé des provisions pour un cortége de sept cents Polonois.

„ Si vous êtes venu pour prendre „ Constantinople, vous avez trop „ peu de monde ; & si ce n'est que „ pour répréséenter, vous en avez „ trop : au reste, il est aussi aisé au „ Grand Seigneur de fournir des tables

„ à ſept cent Polonois que d'en nourrir
„ ſept mille qui rament ſur ſes galéres.

SOBIESKI eſt un nom cher à la Pologne. Le Héros qui l'a porté étoit en même-temps le favori de *Bellone*, & des muſes autant que pouvoit l'être un Roi qui ne reſpira jamais les douceurs d'une profonde paix. On admire ſon éloquence & la fineſſe de ſon eſprit. Je crois qu'on retrouvera ici avec plaiſir le trait ſuivant que nous rapporte ſon hiſtorien.

Dans une revue que *Sobieski* faiſoit lui-même en préſence de pluſieurs troupes étrangeres, on lui conſeilla d'attendre qu'il fût nuit pour faire avancer un bataillon de ſa nation, lequel étoit fort mal vêtu, mais le Roi en jugea autrement. “ Regardez-
„ le bien, dit-il aux ſpectateurs, c'eſt
„ une troupe invincible qui a fait ſer-
„ ment de ne jamais porter que les
„ habits des ennemis. „

C'étoit ce même Prince libérateur de l'Empire & peut-être de la chétienneté que l'Empereur Léopold ne ſavoit

ſavoit comment recevoir, & à qui il refuſa les honneurs qu'il eût accordés au dernier des Rois Héréditaires.

Le ſtyle de M. l'Abbé *Coyer*, Auteur de l'hiſtoire de *Jean Sobieski*, eſt plein de force & de chaleur. On ne peut reprocher à cet écrivain eſtimable que quelques négligences dont la plupart de nos meilleurs livres ne ſont pas exempts. J'en cite au hazard un exemple. *Sobieski*, qu'il repréſente comme ami des Capucins, aima mieux, dit, M. l'Abbé *Coyer*, les recevoir d'Italie, que de reſter les mains vuides. p. 99. t. 3. Un mauvais plaiſant ne pourroit-il pas dire qu'il vaut mieux avoir les mains vuides que de les avoir pleines de capucins?

QUELQUES perſonnes n'ont pas été contentes du conſeil que donne au Chevalier *Robert*, la vieille qui prétend conſommer avec lui l'œuvre de la reconnoiſſance qu'il lui doit.

Fermez les yeux & bouchez-vous le nez, n'offre pas, à la vérité, une image gracieuſe; mais qu'on prenne

garde à la circonſtance cruelle où ſe trouvoit le bon *Robert*. Dans une conjoncture toute ſemblable, *Tanſaï ſe bouchant le nez & fermant les yeux, tâcha de s'acquitter du devoir preſcrit.* Voilà deux Auteurs qui s'expriment de la même maniere, entraînés par la beauté du ſujet qu'ils avoient choiſi l'un & l'autre.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que *Dancourt*, Auteur & Comédien, a marié une de ſes filles à un Lieutenant-Général. Je m'étonne qu'on cite comme un trait glorieux pour lui que, parlant à Louis XIV, & marchant à reculons, Sa Majeſté le retint ſur le bord d'un eſcalier qu'il ne voyoit pas. Je ne trouve pas qu'il faille faire beaucoup de cas d'un homme pour lui empêcher de ſe caſſer la tête.

Leibnits, au lit de la mort, raiſonnoit, dit M. de Fontenelle dans ſon éloge, ſur la maniere dont le fameux *Furtenbach* avoit changé la

moitié d'un cloud de fer en or. On doit à la recherche de la pierre Philosophale une infinité d'observations chimiques. Combien de découvertes utiles ne sont dues qu'à un heureux hazard, ou à une témérité qui portoit tous les caractères de la folie !

Obsedé par l'ennui, abbatu par la douleur & par le plaisir, jouet de ses passions, esclave de ses sens, victime de ses remords; vapeur légere, phantôme altier, vaste abyme; voilà l'homme. Ce Roi de la nature dont la triste autorité s'étend sur des êtres moins à plaindre que lui, bâtit sans cesse dans le domaine de l'espérance, traverse les mers dans des maisons flottantes, parcourt l'univers dans des chars éclatants ou sur des coursiers dociles, interroge le ciel & la terre, leur arrache la plûpart de leur secrets, rend les métaux flexibles & *tourne* à son usage les richesses que le globe qu'il habite étale à ses yeux : mais sans le secours de la révélation, il ignoreroit encore ce qu'il est, où il est, d'où il vient, où il va ;

orgueilleux animal qui croît le feu, la terre & l'onde faits pour lui, tandis qu'il se complait dant cette folle pensée, l'un s'agite, l'autre s'entrouvre, les flots s'élancent & tous les éléments concourent à sa ruine. Un accablement journalier le force d'embrasser l'image de la mort, pour donner quelque rélâche aux ressorts qui constituent la machine étonnante, qu'il appelle son corps. Son existence se repose. Dans un état d'inertie à peu près semblable, se trouve l'homme au sortir du noir & dégoûtant cachot, qui a été son premier berceau. Il passe dans un autre qu'il arrose de ses pleurs, son enfance est chargée de fers. A mesure qu'il avance dans le chemin épineux de la vie, le poids lui en paroit plus pésant; amoureux de la liberté, envain il les secoue; le trépas seul peut les briser. A son aurore, à charge aux autres, inutile à soi-même, coupable à son midi, infirme & tremblant à son couchant, persécuté par un présent qui s'échappe, par un passé qui le tourmente, par un avenir qui l'in-

quiete, il vit avec ſes ſemblables dans une méfiance perpetuelle, il les quitte, plein de regrets ſuperflus & devient enfin, ſur la pouſſiere un ſquelete inanimé, hideux & terrible? Que reſte-t-il alors de ce Monarque ſuperbe!... un nom, un tombeau & des cendres.

C'eſt pour vous, orgueilleuſes créatures qui êtes aſſiſes ſur le trône de l'opulence & qui oſez mépriſer les hommes qui vous entourent, que j'ai tracé ce tableau effrayant : ceſſez donc de nous vanter vos richeſſes, vos dignités, votre naiſſance. Songez que votre vie ne ſera ni plus longue ni plus heureuſe, que celle des habitants obſcurs de vos nombreuſes poſſeſſions. Parmi la foule des biens qui nous captivent & nous trompent, je n'en connois que trois qui ſoient de vrais biens ; le néceſſaire phiſique, la ſanté & la vertu.

F I N.

TABLE.

ERRATA.

Page 3, *ligne* 17, gnerrier, *lisez* guerrier.

P. 5, *lig.* 9, mettre, *lis.* mettra.

P. 26, *lig.* 26, sans, *lis.* surs.